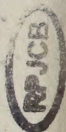


L'ÉLEVE
DE
LA NATURE.

TOME PREMIER.


JCB


RPJCB



Je voyois le Ciel

L'ELEVE
DE
LA NATURE.

Nouvelle Édition avec figures.

---

meare
De cœlo ad terram, de terrâ ad sidera mundi
LUCRÉCE, l. 1.

Descendre du ciel à la terre, et de la terre remonter jusqu'au séjour brillant des astres.

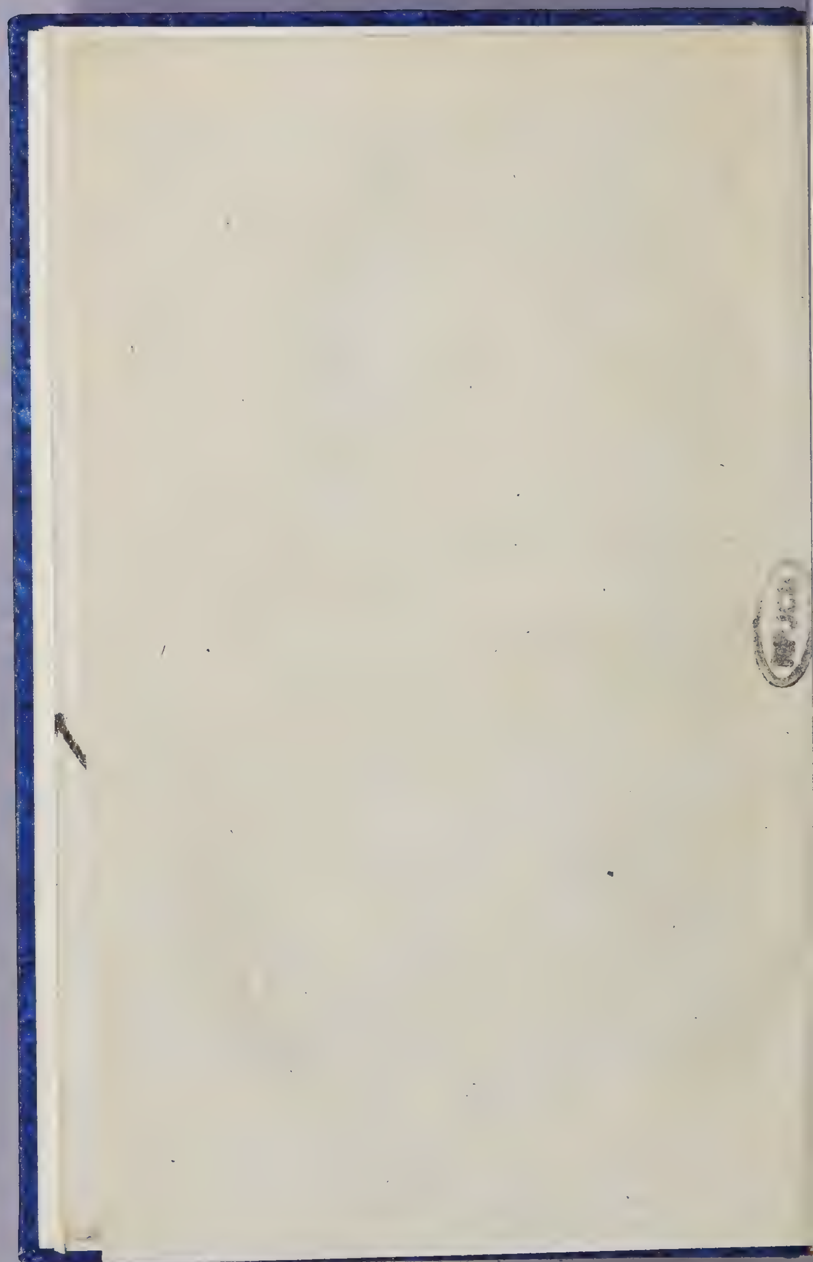
TOME PREMIER.

LA SOLITUDE.



A PARIS,
Chez J. G. MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Augustins, N°. 38.

1793.



DÉDICACE

AUX HABITANS

DE LA VIRGINIE.

Hommes naturels et par conséquent heureux, on ne voit dans votre pays ni villes, ni luxe, ni negres esclaves, ni autres crimes; ni infirmités, qui toutes sont le produit plus ou moins direct des crimes. Chaque jour qui vous éclaire est un jour serein; vos ames sont pures comme le ciel qui vous environne. Vous êtes libres, vous travaillez en commun, vous n'avez pas, à proprement parler, de possessions particulières et exclusives. L'abondance et les vertus germent ensemble dans vos champs.

Vous êtes tels que la Nature voudra que nous fussions tous. Je vous dois, à ce titre, le portrait d'un homme que j'ai esquissé d'après un modèle que je crois m'avoir été donné par elle-même.

Mortels heureux et respectables, je vous contemple avec attendrissement, du sein de la mollesse européenne où je languis. Je n'ai pas eu la force d'y renoncer dans la vigueur de l'âge, pour aller vivre parmi vous : je le peux bien moins aujourd'hui que je dessens au tombeau. Plaignez-moi, non de mourir, car j'espère renaître pour une plus haute destinée, mais d'avoir vécu loin de vous. Plaignez-moi autant que je vous estime et vous admire.

BEAURIEU.

PRÉFACE.

JE disais dans la première édition de cet ouvrage, en 1764, qu'un Écrivain célèbre ayant désiré que l'on fît pour les jeunes gens l'histoire d'un nouveau Robinson, mais qui n'eût jamais vécu avec les hommes, j'avais eu la hardiesse de l'entreprendre. Il était aisé de voir que l'Écrivain que je désignais ne pouvait être que J. J. ROUSSEAU, dont l'*Émile* venait de paraître. *Malgré cela*, un Libraire fut assez effronté et assez mal-adroit pour mettre le

nom de ROUSSEAU à la tête d'une édition furtive de mon ouvrage. Je déclarai, quelques années après, dans une nouvelle édition, que je n'avais eu aucune part à ce grossier mensonge. *Malgré cela* on m'accusa d'avoir eu la témérité de me parer du nom de ROUSSEAU; et on ajouta : « le » style de M. BEAURIEU, est à » celui de M. ROUSSEAU, ce que » le langage d'un Suisse est à ce- » lui d'un homme de cour (1). » Cette comparaison, assez juste sans doute, n'est cependant pas heureuse, du moins dans la par-

(1) Voyez *les trois Siècles de la Littérature.*

tie technique des mots ; et l'illustre citoyen de Genève préférait, j'en suis bien sûr, le langage d'un Suisse à celui d'un courtisan.

Je me soumets, comme je le dois, au jugement du Public, il décidera sur l'*Avertissement* de la première édition, sur la *Préface* de la seconde, et sur quelques nouvelles observations que je vais y joindre, si l'on peut même me soupçonner d'avoir voulu emprunter le nom de J. J. Rousseau.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE,

A la tête de la première Édition.

Un Écrivain célèbre a dit depuis peu, que le seul roman qu'un jeune homme dût lire était *Robinson*. L'Ouvrage que nous donnons aujourd'hui au Public, s'il n'est pas de ce même Écrivain, est du moins de quelqu'un qui paraît avoir travaillé selon ses vues. Il se propose, dans le premier volume, de former un honnête homme, heureux, par lui-même; dans le second et dans le troisieme, de rendre cet honnête homme plus heureux encore, en en faisant un bon citoyen.

PRÉFACE

De la seconde Édition.

J'AI peint la Nature telle que je l'ai vue dans ma retraite : on la voit ordinairement bien, quand on est de toutes parts environné de ses charmes, et qu'on n'est point distrait par de faux plaisirs. Avec plus de talens je l'aurais mieux peinte étant si près d'elle.

Ce n'est pas assez de la voir, de l'admirer, il faut cultiver les productions utiles qu'elle multiplie autour de nous : c'est l'hommage le plus agréable que nous puissions lui rendre ; et

pour nous récompenser de cet hommage, quoiqu'il lui soit bien dû, elle nous accorde une santé robuste, une gaîté habituelle, que ne connaissent ni les hommes studieux, toujours enfermés dans leurs cabinets, ni les hommes, beaucoup plus malheureux encore, qui ne savent que devenir, qui, chargés de repos et d'inutilités, sont accablés de ce fardeau, et pèsent sur la terre.

Des personnes d'un goût sûr et délicat ont critiqué dans l'ancienne édition de l'*Élève de la Nature*, l'histoire de *Dorville* et celle de *Rosalie*; il m'a paru qu'à certains égards les censeurs avaient raison. Je leur ai répondu

que je connaissais peu le monde, que je ne désirais pas le connaître mieux, et que je retrancherais ces deux histoires, puisqu'il était difficile de les bien faire sans avoir les notions qui me manquaient. Ces mêmes personnes m'ont dit ensuite, que le maître de pension de *Fleurines*, et celui des environs de *Lisbonne*, et la description d'une partie de la Picardie et l'histoire des arts, etc. étaient des choses étrangères à mon objet.... Il faut convenir que les gens délicats sont quelquefois trop difficultueux. Je les prie de ne pas trouver mauvais que j'aie conservé une partie des détails sur lesquels tombent leurs

observations. L'on m'a reproché encore d'avoir développé maladroitement les idées de mon *héros*, de n'avoir pas suivi les gradations que la Nature met dans ce développement.... J'ai demandé à mes censeurs le plan sur lequel on pourrait travailler, afin que les lecteurs s'accordent à dire : *voici la marche de la Nature : c'est ainsi que les idées de son Elève doivent se développer.* Les réponses que l'on m'a faites sont trop éloignées les unes des autres, pour me persuader que l'homme puisse remonter à l'origine de ses idées, et à leur succession, d'une manière satisfaisante pour tous. Je voulais faire

un ouvrage agréable et de sentiment ; je voulais élever l'homme jusqu'à son Créateur, et l'y conduire par l'impression que doit faire sur une ame sensible le spectacle de l'univers.... J'ai cru ne devoir point pénétrer dans les ténèbres de la métaphysique pour remplir mon objet.

On a fait, je ne sais dans quelle province, une édition de cet Ouvrage, à laquelle on a osé mettre le nom de *M. Rousseau de Genève*. A-t-on cru qu'il était facile de s'y tromper? a-t-on cru pouvoir accréditer un Ouvrage médiocre à la faveur d'un grand nom?... Si je n'ai pas mis le mien à la tête de mes Ouvrages, c'est

qu'il me semble que quand on est connu de quelques personnes qu'on estime et qu'on aime, cela suffit : qu'il importe plus au public de juger d'un livre, que de savoir de qui il est, et qu'enfin les miens ne pouvant jamais être attribués, que par une erreur très-passagère, à quelqu'un de nos illustres Écrivains, je pouvais, sans nuire à personne, me dispenser de me nommer.

Le peuple de la Virginie, à qui je dédie mon ouvrage, est le peuple heureux dont il est parlé dans deux lettres, que l'on trouvera à la fin de la troisième partie.

ON vient de voir dans l'Avertissement que le Libraire mit, de mon aveu, à la tête de la première édition, que cet Ouvrage a été fait d'après une idée donnée par un *Ecrivain célèbre*, qu'il était aisé de reconnaître pour *J. J. Rousseau*. Il ne pouvait donc y avoir, comme je l'ai déja dit, dans cette nouvelle Préface, qu'un homme très-mal-adroitement fripon, qui osât mettre au frontispice du même Ouvrage, le nom de *J. J. Rousseau*, puisque c'était dire dans l'Avertissement qu'on lui en devait l'idée, après avoir dit dans le titre qu'il en était lui-même l'auteur. Il faut que le critique et le juge *des Trois siecles de la Littérature*, me croye bien honnête homme, et bien bon logicien pour m'attribuer tout cela. Il fait mieux en-

core, il m'en accuse après la seconde édition, dans la Préface de laquelle j'avais inséré, comme vous venez de voir, une protestation contre le sot et plat stratagême employé par l'aveugle cupidité, pour répandre de plus en plus un Ouvrage que sa singularité commençait à faire connaître.

Il n'y a guère de gens de lettres qui m'aient contesté cet Ouvrage; et feu M. l'abbé *de la Porte*, premier auteur de la *France Littéraire* (1), ne l'a mis sous mon nom, que parce qu'il a eu de bonnes preuves qu'il était de moi.

---

(1) Ce recueil, qui n'était d'abord qu'un très-petit volume, en forme à présent deux ou trois. On y trouve les noms de tous les Ecrivains français, depuis l'époque où il commença (il y a environ trente ans) jusqu'aujourd'hui, et la liste de leurs Ouvrages.



L'ÉLÈVE DE LA NATURE.

A L'AGE de vingt ans, j'appris qu'il y avait d'autres hommes que moi; qu'ils se communiquaient leurs pensées autrement que par des signes; qu'ils habitaient des maisons; qu'il y avait parmi eux, contre l'intention de la Nature, des pauvres et des riches, des procès, des guerres, c'est-à-dire qu'ils mettaient en usage mille moyens

de s'entre-détruire ; et que, vu l'état affreux où ils se sont plongés, leur destruction devenait pour eux-mêmes un beaucoup moindre mal que ne l'était leur existence. J'appris en frémissant toutes ces choses ; et beaucoup d'autres, d'un vieillard que je trouvai alors dans une des extrémités de l'isle où j'écris ces mémoires, et que j'habitais depuis long-tems, sans que j'y eusse jamais vu personne, sans que je susse comment j'y étais venu, sans que j'eusse jamais vu d'autres objets que cette isle et quelques animaux ; et avant cela, pendant mes quinze premières années, l'intérieur d'une très-grande cage de bois exactement fermée, une petite boîte de carton, une mouche, quelques poignées de paille, une pierre, de la viande, du pain, des fruits et de l'eau qui me venaient, je ne savais comment, par quelque

chose que j'admirais d'autant plus, que c'était pour moi le canal de la vie, et que j'admire moins depuis que je suis accoutumé aux merveilles. Cette machine était semblable à celle que, dans les couvens de filles, on appelle un *tour*.

Je dirai en bon lieu comment et pourquoi, depuis quelques années, j'ai appris à écrire; je dirai par quelle heureuse rencontre j'ai su mon histoire; je dirai pourquoi, malgré toute mon aversion pour le spectacle horrible des vices et des crimes (1), j'ai fait un voyage dans un pays civilisé, et

(1) A côté de ce spectacle on voit celui des plus sublimes vertus; on voit que si les hommes sont très-malheureux, c'est par leur faute, et que Dieu leur a donné tous les moyens de s'élever au bonheur des anges, bonheur dont ils s'éloignent par l'abus énorme d'une liberté que sa justice ne lui a pas permis de leur refuser.

pourquoi je suis revenu le plus promptement que j'ai pu dans cette isle qui m'est si chère. Nous autres hommes encore un peu naturels, n'aimons pas les préambules : je commence.



Description de ma cage et de ma manière de vivre.

Depuis le moment que je me suis connu, jusqu'à l'âge de quinze ans que je fus transporté dans cette isle déserte alors, et que j'ai le plaisir de voir aujourd'hui peuplée d'une bonne race d'hommes, mon histoire n'est guère susceptible de détails ni d'intérêts; aussi passerai-je rapidement sur ces premières années.

J'étais si jeune lorsqu'on m'enferma dans la cage dont j'ai parlé, que je ne me souviens de rien d'antérieur. J'y

étais nu, mais un poêle allumé pendant tout l'hiver échauffait la chambre où était ma cage : la paille sur laquelle je couchais fut toujours la même pendant au moins douze ans que j'y restai ; on m'en donnait seulement une nouvelle botte tous les huit ou dix mois ; je la trouvais à mon réveil ; on la faisait descendre sans bruit pendant que je dormais, en levant une trappe qui couvrait ma cage ; mais on n'aurait pas pu ôter la paille que j'avais déja, sans m'éveiller, et il était ordonné que je ne visse ni n'entendisse jamais personne, jusqu'au jour où l'on devait me rendre à la société. Ainsi, depuis l'âge d'environ trois ans que l'on me porta tout endormi dans cette cage, on y mit successivement environ vingt bottes de paille.

Une cage, de la paille, un tour, un petit carton, un vase de bois en-

chaîné, étaient ma maison et tous mes meubles. (1)

Je ne savais d'où pouvaient venir ces planches, cette paille, etc. ni ce que c'était; et n'ayant rien à quoi les comparer, ni par conséquent aucun moyen de juger de leur origine, de leur destination, je ne prenais pas la peine d'y penser. C'était à peu près avec la même indifférence que je regardais mon tour. (au moins pendant les quatre ou cinq premières années; car ensuite j'éprouvai le désir, le besoin d'aimer les êtres bienfaisans à qui je devais ma nourriture.) (2)

---

(1) Pour ne rien laisser d'inconnu à ceux de mes lecteurs qui veulent être instruits de tout, et qui prouvent par là qu'ils lisent avec réflexion, je crois devoir les avertir que j'avais des *lieux à l'anglaise*, mais sans siège; c'était une pierre taillée en évier, placée au fond de ma cage et inclinée en déhors, de manière que rien ne pouvait y rester.

(2) Il y avait deux tours, l'un très-bas, dan

Je

Je voyais tous les matins ce tour rempli de vivres, et je m'inquiétais peu d'où cela venait. Bien des hommes qui ne sont pas en cage, font à peu près de même ; les privations, les malheurs, peuvent seuls leur ouvrir les yeux. Ce fut aussi ce qui m'arriva.

---

lequel on me mit à manger depuis l'âge de deux ou trois ans, jusqu'à neuf ; et l'autre plus haut, qui me servit les années suivantes. On voulut que je m'apperçusse par ce moyen de mon accroissement. On m'en donna encore un autre : ce fut une petite boîte de carton que l'on mit sur une tablette, à la hauteur de quatre ou cinq pieds : on se doutait bien que je ferais quelquefois des efforts pour y atteindre, et que je pourrais juger par là que je grandissais.





J'acquiers des idées.

On m'oublia un jour. En m'éveillant, je jetai, selon ma coutume, un regard tendre sur l'objet de mes vœux, sur mon tour; je n'y vis rien; je crus me tromper; je me lève brusquement, je vais regarder de plus près, et je m'aperçois que je ne m'étais point trompé. J'attends quelques minutes, espérant d'être témoin de ce qui ne se faisait jamais que pendant mon sommeil. Il n'arrive rien; j'avais faim; mon inquiétude se change en fureur; je meurtris ma poitrine, je pleure, je crie; je donne de grands coups sur le tour, je veux le faire jouer; c'était un stratagême que je n'avais pas encore imaginé, parce que je n'en avais pas encore eu besoin. On m'entend, on m'apporte ma provi-

sion. Ce ne fut pas sans peine que l'on vint à bout de faire tourner la machine : j'avais commencé à la retenir de toutes mes forces dès que je l'avais vu remuer ; ainsi l'ignorance s'oppose à son propre bonheur. Je lâche enfin le tour ; on y met des vivres, et on les fait passer de mon côté.

J'empoignai une partie de ce que l'on m'envoyait ; je le fis en marquant une joie extrême ; mes pourvoyeurs s'en apperçurent, et comme ils étaient de ces hommes qui, malheureusement pour eux et pour les autres, aiment quelquefois, à faire souffrir, ils voulurent ramener le tour de leur côté. Dès que je m'en apperçois, je l'arrête avec mes mains, avec mes dents, je fais un cri affreux. Je les entends rire immodérément ; et sans savoir d'où provient ce bruit, il me paraît exprimer la joie : j'en suis indigné ; je redouble mes cris.

Une voix forte prononce de loin, mais distinctement, ces paroles : *Qu'on l'laisse en r'pos, qu'on l'laisse en r'pos*; et on me laisse.

Jusqu'à cet accident, qui causa une grande secousse dans mes organes, je n'avais fait que végéter doucement au fond de ma cage, plutôt comme une plante que comme un animal Je devins alors un nouvel être ; je sentis mes facultés s'étendre, se développer ; je conçus le désir de les accroître et de les perfectionner encore. Je n'avais jusque-là tiré de mon gosier que des sons vagues et inarticulés (1) ; j'entrepris

---

(1) J'avais alors à peu près dix ans, autant que je peux démêler les années dans les ténèbres de ma vie solitaire. Cette voix fit sur mon cœur une impression si profonde que le tems ne l'a jamais pu effacer ni affaiblir..... O Nature! ô toi que l'on regarde souvent comme une cause aveugle, tu as mis enrre les être sensibles des liaisons secrètes

hardiment de répéter ce que je venais d'entendre. Je dis d'abord, *Qu'on l'laisse*;... c'était beaucoup pour une première tentative; puis encouragé par le succès, j'ajoutai presqu'au même instant, *Qu'on l'laisse en r'pos*:.... & de rire, et de m'admirer, et de répéter continuellement, *Qu'on l'laisse en r'pos, qu'on l'laisse en r'pos*: ce jour fut pour moi un jour de fête. Jusque-là je n'avais jamais que souri, et ce qu'on appelle d'un air niais, soit lorsque je jouais avec mes doigts ou avec ma paille, soit lorsqu'à mon réveil je voyais dans le tour ma provision de vivres, soit lorsque j'ouvrais et fermais mon petit carton, dont enfin je jouissais depuis que j'étais devenu assez

---

qui les rapprochent, qui leur donnent, sans autre secours que celui de l'instinct, le moyen de se reconnaître et le désir de vivre ensemble.

grand pour le pouvoir prendre; mais dès ce moment, je commençai à rire avec intelligence, avec finesse. Jusque-là je n'avais été capable que d'un peu d'étonnement mêlé de stupidité, en voyant la lumière du jour, que je recevais, au moins en ligne oblique, par des trous que l'on avait faits pour cela au haut de ma cage : mais alors je soupçonnai que la cause de cette lumière devait être quelque chose de bien beau ; de même que de la scène dont je venais presque d'être témoin, je concluais qu'il y avait d'autres êtres vivans que moi, mais sans doute d'une nature inférieure à la mienne, excepté tout au plus celui à la voix duquel on avait cessé de me persécuter. Jusque-là j'avais toujours bu sans faire attention que l'eau réfléchissait la lumière, et que je pouvais m'y voir : ce ne fut qu'alors que cherchant de tous côtés de nou-

velles découvertes à faire, je regardai dans mon vase, et qu'en y regardant je fus frappé d'une figure qui d'abord m'effraya, et qui me plut ensuite, lorsque j'eus le courage de la regarder de plus près. Mais que voyais-je là ? je n'en savais rien. J'ignorais si l'eau réfléchissait seulement les objets, ou si elle contenait ceux qu'elle représentait. L'analogie, l'induction, m'apprirent bientôt ce que j'en devais croire.

Près de la figure que je prenais plaisir à regarder, j'apperçois les parois de ma cage, et le dessus du tour sur lequel le vase était posé. Il n'y avait, entre le vase et le dessus du tour, que ma tête, je conclus que c'était ma tête que je voyais ; je l'admirai et j'eus raison ; car la tête d'un homme, vue par une imagination aussi neuve et aussi peu troublée que l'était la mienne, est vraiment une belle chose. Je voulus voir

de plus près et plus à mon aise ; je tire le vase avec effort, je romps la petite chaîne qui le tenait, je vais tomber à reculons à trois pas de là, c'est-à-dire sur ma paille. Nouveau phénomène qui me fait faire deux découvertes ; il me donne une idée, du moins confuse, des loix du mouvement, et une sensation très-claire des plaisirs du bain ; car le gobelet, en se renversant avec moi, m'avait jeté toute l'eau sur l'estomach, d'où elle avait coulé jusqu'à mes pieds, ce qui m'avait paru fort agréable. Aussi depuis ce tems-là j'ai conservé l'habitude de me laver.

Le jour où j'avais fait tant de progrès, tant de beaux raisonnemens, tant de découvertes, me parut bien court. Le soir étant venu, j'eus beaucoup de peine à attraper le sommeil. Si j'avais eu lu en ce tems-là, comme j'ai fait depuis, les charmantes fables de La Fontaine,

je me serais dit le mot du paysan, qui veut que la grosseur du fruit soit proportionnée à celle de l'arbre :

On ne dort point quand on a tant d'esprit.

Je dormis enfin et même assez tranquillement, et ne m'éveillai qu'à un grand bruit de coups de marteau, mais qui dura peu, après quoi je dormis encore jusqu'au lendemain.

Je n'avais pas remis le vase sur le tour; je ne sais si c'était l'envie d'avoir un meuble dont je fusse entièrement la maître, qui me l'avait fait garder à côté de mon grabat, et j'ai quelque penchant à le croire. Je ne doute même pas que l'homme ne naisse avec certain désir de propriété; d'ailleurs ce désir est inséparable de celui de sa conservation : il en a beaucoup moins besoin dans une société sagement dirigée, que dans l'état de nature.

Je trouvai sur le tour, en m'éveil-

lant, un nouveau vase enchaîné, ce qui m'étonna beaucoup; je trouvai aussi l'autre plein d'eau à mon côté. On m'observait de tems en tems par quelqu'un des trous de la partie supérieure de ma cage; on m'avait vu me laver, et pour me continuer ce plaisir, on avait rempli le vase, en y introduisant apparemment, par un de ces trous, un tuyau de cuir. Je me lavai et je bus.

Sans imaginer comment l'eau pouvait être venue dans le vase que j'avais détaché, il me parut qu'il serait plus aisé de le remplir, si je le mettais sur le tour; je l'y mis. Je ne savais ni comment, ni par quelle espèce d'êtres j'étais servi; mais je trouvais un plaisir délicat à épargner de la peine à ceux qui étaient obligés de me servir; je m'applaudissais de ce sentiment (1). On

(1) J'avais d'abord ésolu de mettre toujours mon vase près de ma paille, pour donner plus

continua de me donner tous les jours de l'eau pour me laver et pour boire.

Je chante.

JE joignais à ces plaisirs celui de chanter, qui n'était pas nouveau pour moi; mais il me parut alors que je me perfectionnais, je faisais, à ma manière, des espèces de cadences, des roulades. Je voulus quelque chose de plus je m'ennuyais d'une musique sans paroles, je me mis à chanter, *Qu'on l'laisse en r'pos.* Vous jugez combien cela était beau. Peut-être néanmoins la musique s'accordait-elle quelquefois un peu

---

de peine à mes esclaves, et me venger de ce que quelques jours auparavant ils m'avaient voulu ôter les vivres qu'ils m'avaient donnés; mais enfin l'humanité et la reconnaissance l'emportèrent dans mon cœur.

aux paroles ; mais de quelque manière qu'elle s'y accordât, j'en étais toujours content.

Je chantais, je me mirais dans mon eau, je répétais ma leçon, je rêvais souvent d'un air fort occupé, sans penser à rien, j'étais content de moi-même : mes jours s'écoulaient ; et si je n'étais pas parfaitement heureux, je n'étais pas non plus malheureux. Un de mes grands plaisirs était celui que je recevais de mon miroir ; j'étais enfin bien assuré que c'était moi-même que je voyais ; je me prenais le menton, le nez, les oreilles ; je me faisais tantôt la grimace, tantôt un sourire gracieux : je me disais, ou je chantais, *qu'on l'laisse en r'pos*, et je m'applaudissais de toutes ces gentillesses.

Un jour que j'en étais tout occupé, je vis ma cage s'incliner d'un côté, puis d'un autre, et ensuite je la sentis s'élever

lever doucement et avancer. J'eus peur, mais je me rassurai bientôt, et sans savoir ni qu'on me portait, ni ce que c'était qu'être porté, je trouvai mon état actuel fort agréable. Je repris gaiement ma chanson. Je l'interrompis pour écouter une voix rauque dont le murmure m'inquiétait. Je n'entendis rien que de confus; mais il me semble, en me rappelant, depuis que je sais parler; ce que j'entendis en ce moment, que cette voix disait: *oui*, *va*, *chante*, *chante*. Aussi ne cessai-je que lorsque je sentis ma cage s'arrêter: je prêtai l'oreille, j'entendis du bruit, elle continua d'avancer, et à mesure qu'elle avançait le bruit croissait.

Je ne chantais plus, j'avais même réellement peur. Ma crainte augmenta beaucoup, lorsqu'arrêté une seconde fois, je me sentis descendre, ensuite rouler sur je ne sais quoi qui faisait un

bruit sourd, et enfin descendre encore plus bas. Une odeur qui me parut désagréable, vint frapper mes narines, en même-tems que mes oreilles étaient frappées de mille sons plus ou moins aigus les uns que les autres, et dont l'ensemble avait pour moi quelque chose de triste. Je rêvai, je pleurai. J'avais besoin de consolation, et je n'avais personne qui m'en donnât; j'en cherchai en moi-mème. Je fis (et ce fut la première fois depuis que je me connaissais) je fis une réflexion suivie et capable de me tranquilliser en me trompant; c'était tout ce qu'il fallait pour ce moment-là. Une douce erreur qui ne peut produire aucun mauvais effet, n'est-elle pas préférable à une vérité triste?



Je me rassure par un raisonnement contre la crainte du bruit qui se fait près de moi.

Je suis, (me dis-je en un certain langage intérieur qu'ont tous les hommes, et que les animaux mêmes me paraissent avoir jusqu'à un certain point) je suis le seul être nécessaire (1); et tout le

(1) Je ne savais ni ces mots, *être*, *cage*, *bois*, *machine*, *tour*, ni aucun autre; mais je voyais ou je me rappelais les choses que l'on désigne par ces mots, et leur aspect ou leur souvenir était leur nom dans mon langage intérieur. Je sais à présent ceux que l'on est convenu de leur donner, je m'en sers dans ces mémoires. Cependant pour communiquer à mon sujet un air de généralisation d'idées, qui puisse représenter, du moins faiblement, le langage de l'ame, je désignerai encore quelquefois les hommes sous le nom d'êtres, et je désignerai d'autres choses, ou par des périphrases, ou par des mots généraux, jusqu'à ce que je sois parvenu à l'époque où j'ai su parler.

reste est fait pour moi, s'il existe autre chose que moi, comme j'ai lieu de le croire. On me sert, et je ne fais rien pour ceux qui me servent; on me craint et je n'ai personne à craindre. On m'a manqué une fois, je me suis mis en colère, on ne me manque plus; si cela arrive encore, j'employerai encore les mêmes armes; et que peut-il d'ailleurs m'arriver? Qui est-ce qui pourrait pénétrer dans cette enceinte qui m'environne? elle a toujours été autour de moi. Quel être pourrait y entrer par une autre ouverture que par cette machine qui me donne tous les jours à manger? S'il entre par-là, c'est qu'il sera plus petit que moi et je l'écraserai. Enfin il ne m'est jamais arrivé de mal; il ne peut donc jamais m'en arriver.

Charmé de trouver en moi un si excellent fonds de logique, je cédai à ces raisonnemens là. (On cède quelquefois

à d'aussi absurdes, et j'écoutai sans trop d'émotion le bouleversement universel qui se faisait autour de moi.) La nuit ne le termina point, et cette nuit fut la première que je passai sans dormir.

Elle finissait à peine que je vis mon tour faire la même évolution à laquelle je m'étais si fort opposé quelque tems auparavant. Je ne m'y opposai plus, je savais ce qui m'allait arriver. Quelques momens après il revint, comme je l'attendais, chargé de vivres. Pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avais passée, j'allais manger, mais j'en eus bientôt perdu l'envie : on la perdrait à moins.

Je vois un Être vivant.

Si mes morceaux de pain et de viande, et même les vases où l'on mettait de l'eau, s'étaient remués tout d'un

coup, avaient changé de place, avaient dansé, cela ne m'aurait que médiocrement surpris. Je voyais mes doigts et tous mes membres faire la même chose, j'y étais accoutumé. Mais une petite figure noire, qui n'égalait pas en grosseur la centième partie d'une bouchée de pain, courir, sauter, se soutenir en l'air, me braver, me venir chatouiller les mains, le visage; cela me causait une surprise mélée de crainte, dont je ne pouvais revenir.

Voilà, me direz-vous peut-être, un bien grand étalage pour parler d'une mouche. Oui; mais vous ne le trouverez pas trop grand, si vous vous mettez à la place d'un homme qui, n'ayant jamais rien vu de vivant que lui-même, voit une mouche..... Je ne sais si c'est par hasard, ou autrement, qu'il n'en était jamais entré dans ma cage, mais celle-là fut la première. S'il en était venu

d'autres avant elle, je les aurais vues, car rien ne m'échapait. Mon ame avide de savoir, et plus encore d'éprouver des impressions agréables, envoyait continuellement mes sens à la découverte de tout ce qui venait dans l'étroite enceinte où j'étais enfermé. (1)

Je venais de trouver une compagne, il fallait m'assurer la possession de ce tresor. Ma mouche avait des pieds et des ailes, elle pouvait sortir la nuit par la même porte qu'elle était entrée. Lui ôter les pieds et les ailes eût été un moyen de la retenir; mais je n'en savais pas tant que le *hibou de La Fontaine:*

---

(1) Ce que je dis ne détruis pas ce que j'ai dit plus haut, que j'étais fort indifférent sur la cause des phénomènes. J'accumulais volontiers les faits; mais je ne cherchais pas à remonter aux causes, parce que la solitude me rendait paresseux, et que d'ailleurs je regardais cette connaissance comme impossible.

et puis je n'aurais pas été capable de suivre cette affreuse politique, elle n'est digne que des hiboux. Je n'osais presque toucher ma pauvre petite bête : car sans savoir ce que c'était que la mort, je sentais que je la devais craindre pour elle, si je n'avais respecté sa délicatesse, sa ténuité. L'instinct m'y portait aussi, comme j'ai vu depuis les grands chiens ménager les petits avec lesquels ils jouent. Pour m'assurer d'elle pendant la nuit, (car le jour je la gardais bien) je fis le projet de la prendre tous les soirs, et de la faire entrer sans effort, la tête la première, dans un tuyau de paille que je fendais le matin pour lui rendre la liberté, mais comment prendre cette mouche ? J'y essayai de plusieurs façons, et j'y réussis enfin par celle que l'on emploie d'ordinaire. Je fis de ma main un filet qui la saisit par derrière, en coulant rapidement sur

le même plan qu'elle. Ce fut en la prenant ainsi les soirs, que je la conservai, jusqu'au jour où je sortis après elle de ma cage.

Au lieu de suivre ma première idée, c'est-à-dire, de la mettre dans un tuyau de paille, ce qui pouvait la tuer, ou du moins la blesser, je me proposai de la tenir toute les nuits dans ma main, comme je faisais en ce moment-la, mais je sentis bientôt que cela était impossible, et que je ne pourrais pas avoir, en dormant, l'attention de la tenir, toujours fermée. Je m'apperçus aussi que ce petit animal s'agitait dans ma main, et semblait être dans un état d'anxiété et de mal-aise; j'en eus pitié. Je jugeai combien je serais à plaindre, si ma cage était aussi gênante pour moi, que l'était pour ma mouche celle où je la tenais. Ces réflexions me firent chercher un autre stratagême que je trouvai

enfin : ce fut de jeter tout ce qui restait d'eau dans mon vase libre, de le renverser, et de mettre avec beaucoup de précaution, ma mouche dessous. Je gardais près de moi ce vase renversé; mais j'avais lieu de craindre que l'on ne m'en donnât pas un troisième avec de l'eau pour me laver. J'arrachai celui qui était enchaîné; cela m'avait réussi une fois. A mon réveil je trouvai un nouveau vase sur le tour. Je sentis à cet aspect un doux mouvement de reconnaissance pour les êtres qui me servaient; je fus aussi content de moi-même que je l'étais d'eux; je ne manquai plus de mettre tous les soirs deux vases sur le tour, et de garder le troisième pour ma mouche. Quelquefois je l'enfermais aussi le soir dans ma boîte de carton.

Nous nous accoutumâmes l'un avec l'autre; elle parut répondre à l'amitié

que j'avais pour elle ; elle s'apprivoisa : nous fîmes une espèce d'amitié plus vraie que n'est souvent celle des hommes. Je m'étais apperçu, dès le jour de son arrivée, qu'elle mangeait, et cela me fortifia dans l'idée que j'avais déja, que les alimens rétablissent et entretiennent les principes de la vie. Je l'observais avec plus d'attention et de plaisir qne n'aurait fait le plus habile naturaliste. Lorsque je la voyais s'attacher à un morceau de pain ou de viande, je ne touchais à rien de ce qui l'environnait ; je restais immobile, je respirais à peine ; j'aurais craint de lui faire quitter son petit repas. Elle grandira sans doute comme moi, me disais-je ; mais elle grandira beaucoup moins que moi, car elle mange bien moins,

Il me semblait qu'elle devait boire, puisqu'elle mangeait ; mais aussi qu'elle devait craindre de boire dans mes vases,

parce qu'ils étaient trop grands pour elle. Je les couvrais de mes mains, et je la chassais lorsqu'elle voulait y aller. Je lui mettais quelques gouttes d'eau sur le tour; je les lui montrais; et quand, par hasard, elle y allait, je trépignais d'aise, et sans oser remuer, je disais ou je chantais à demi-voix: *Qu'on l'laisse en r'pos.* On ne troubla ni le sien ni le mien; nous n'éprouvâmes pas le sort affreux du duc de Lauzun (1) et de son araignée. — Ce trait de cruauté, que j'ai appris depuis peu, et mille autres semblables, me font regretter le tems où je ne connaissais que ma cage et ma mouche.

---

(1) Le duc de Lauzun étant en prison, le geolier qui le servait fut assez barbare pour tuer une araignée, dont la société allégeait un peu sa peine.

Je voyage sans m'appercevoir du changement de lieu.

IL y avait quelques jours que j'étais tranquille, au bruit près, à quoi je m'accoutumais autant qu'on peut s'y accoutumer, quand on ne sait ni d'où il vient, ni quelle en peut être la cause. Je recommençais à jouir de moi-même, et ce plaisir si pur était encore augmenté par celui de voir un autre être vivant... Un matin que les premiers rayons de la lumière venaient à l'ordinaire de m'ouvrir les yeux, que je regardais avec complaisance mon tour chargé de provisions, et que j'allais rendre la liberté à ma chère compagne, quelque chose que je ne pouvais comparer à rien, parut m'entrer dans la tête et renverser ma cage; il me sembla que je m'éveillais

en sursaut après un profond sommeil. Je sais aujourd'hui que ce qui m'avait si fort effrayé était un coup de canon : j'étais embarqué et je voguais.

Les vacillations de ma cage durèrent long-tems, elles durèrent au moins trois semaines; je m'y accoutumais difficilement; ce qui me chagrinait le plus, c'est que souvent le soir je ne pouvais pas prendre ma mouche, parce que je ne pouvais pas appuyer ma main sur les parois de ma cage, dont le mouvement était continuel; et je passais la nuit avec beaucoup d'inquiétude, quand je n'avais pas mis ma mouche en sûreté.

Une de ces nuits-là, j'entendis des sifflemens, un bruit, des cris affreux.... (affreux pour qui aurait su ce que c'était) Je n'en fus que légèrement ému; je ne sentis même rien pour moi, mais seulement de la compassion pour les êtres que je croyais destinés à me servir,

et dans la voix desquels je démêlais en ce moment quelque chose de plaintif. Le vent, la grêle, le tonnerre, le choc des vagues, les rudes secousses de ma cage, tout cela me pa aissait nouveau; mais j'en étais plus surpris qu'alarmé; je n'y voyais rien à craindre. Ma mouche et moi, et quelques autres animaux, s'il y en avait dans le vaisseau, fûmes les seuls que la tempête n'effraya point, et cela était juste. Ce n'était des animaux ni comme eux, ni comme moi (1), qui avaient inventé et qui cultivaient l'art de braver les flots; ce n'était par conséquent ni eux ni moi qui devions en être punis, du moins par la peur: car, à l'égard de périr, si cela était arrivé, ce n'eût pas été pour nous une

(1) En ce tems-là, je n'appartenais, pour ainsi dire, pas encore à l'espèce humaine.

punition, mais un mal nécessaire dont nous n'aurions pas eu plus à nous plaindre que de la rencontre d'un lion affamé, ou de quelque autre accident.

L'orage dura jusqu'au jour, et ce ne fut qu'alors que l'on me porta mes provisions. Je commençais à me fâcher, et quoique je soupçonnasse bien que tout ce que j'avais entendu avait fort occupé mon monde, je trouvais mauvais qu'aussi peu de chose eût été un obstacle au devoir essentiel de prévenir mes besoins. Ma colère s'éteignit en un instant dès que je vis le tour reprendre son allure ordinaire; et si j'avais vu la main qui me servait, je lui aurais fait quelque caresse à ma manière; car nous autres hommes naturels, ne sommes point vindicatifs. Notre cœur est une tablette où sont écrits d'un côté les bienfaits que nous recevons, sur le re-

vers sont les bienfaits que nous faisons, et nous ne tournons jamais cette tablette (1).... Encore quelques jours de tumulte et de mouvement, et j'arrivai.

Un songe m'alarme.

JE venais de passer une nuit tranquille, ma cage n'avait plus vacillé ; je n'avais plus entendu de bruit. J'avais cru sentir en m'endormant que l'on me portait, comme on avait fait avant mon départ ;

(1) On pourrait oppofer au bien que je dis ici des hommes naturels, des faits qui semblent être contre eux. On voit, par exemple, en Amérique, un Sauvage rester huit jours derrière un arbre pour attendre un Espagnol ou un Portugais, qu'il veut tuer seulement en haine de sa nation. Mais les Américains sont-ils encore des hommes naturels ; et n'est-ce point les Espagnols et les Portugais qui les ont tirés de cet heureux état.

mais à mon réveil, je crus que ce pouvait être un songe, car j'en avais souvent, et le peu d'objets qui étaient entrés dans mon imagination s'y reproduisaient alors, s'y rassemblaient, s'y combinaient et quelquefois y prenaient des formes très-bizarres.

Cette nuit-là, par exemple, j'avais rêvé que ma mouche était devenue aussi grande que moi, qu'elle avait pris un morceau de pain, qu'elle l'avait mangé et m'en avait donné un; qu'ensuite elle était montée le long de mon corps jusques sur mes épaules; que par ce moyen, étant agrandie du double, elle avait touché la partie supérieure de ma cage et l'avait jetée dehors. Je fus si vivement frappé de tout cela, que je m'éveillai en sursaut. On m'observait et on attendait mon réveil.

La liberté m'est rendue.

J'APPERÇUS dans le tour & à côté de mon grabat quelque chose de fort différent de ce que j'avais coutume d'y voir. Je crus que c'était un nouveau mets ; je me proposais d'en dévorer une partie dès que j'aurais retrouvé ma mouche ; car je n'avais pu l'attraper la veille, parce que le mouvement de ma cage n'avait cessé qu'à la nuit. Je la cherchais des yeux : je sentis ma cage se renverser de mon côté ; ce qui était dans le tour tomba sur moi ; je reculai en rampant, et je gagnai ainsi le haut de ma cage. Je n'y touchais pas encore que le fatal couvercle tomba dehors, je vis le ciel..... Quel spectacle ! il faut, pour le bien sentir, le voir la première fois à l'âge que j'avais. Ma mouche s'envola, et je n'eus pas la moindre

envie de la retenir, je n'y pris pas même garde ; je ne m'inquiétais pas plus, ni de ce qui était tombé du tour, ni de tout ce qui pouvait environner ma cage. Je voyais le ciel ! j'étais immobile. Deux torrens de larmes coulèrent de mes yeux. Ah ! que ces larmes étaient douces !... Je voyais le ciel !.... Si je suis le seul homme qui l'ait vu si tard, (1) je suis aussi le seul à qui il ait paru si beau.

Le désir de voir et de connaître succéda à l'admiration ; j'avançai, je sortis à demi, je reculai d'effroi à l'aspect des arbres, des rochers, des montagnes que je voyais autour de moi. Ce n'était pas que tous ces objets ne me remplissent aussi d'admiration, mais leur proximité

(1) Il y a des aveugles nés qui ont vu le ciel beaucoup plus tard que moi ; mais ils l'ont vu par dégrés, par nuances, et je l'ai vu tout d'un coup.

me faisait peur. j'avançai de nouveau, je tendis les mains au ciel, et je tachai de m'y élever, mais je tombai sur mes genoux. Je cédai à ma pésanteur et à ma faiblesse : j'avançai tristement vers l'extrémité de ma cage, pour voir si du moins la terre me recevrait dans son sein.

Ma cage n'était pas tout-à-fait renversée, mais elle faisait avec le sol, auquel elle était inclinée, un angle si aigu, que je pouvais sauter de là sur la terre sans un grand danger. Pendant que je délibérais, je m'apperçus que la partie inférieure de ma cage se haussait, ce qui faisait baisser la partie supérieure. Je me jettai dehors, les mains les premières. La cage remonta à peu près à la hauteur qu'elle venait de quitter. J'entendis derrière moi un léger bruit, à quoi je fis peu d'attention.

Je me relevai en sautant de joie, de me voir transféré d'une cage si petite,

et par cela même si désagréable, dans une spacieuse et charmante. Elle était de toutes parts bordée par la mer, puisque c'était une isle; mais la terre s'étendait à une telle distance du côté où j'étais en ce moment, que la mer ne me paraissait qu'un petit objet bleuâtre, qui terminait la perspective et l'horison. Je tournai la tête, je ne vis que l'étroite prison d'où je venais de sortir, et derrière cette prison un bois: mais je jugeai, par la courbure immense du ciel que je voyais au-delà, que ce bois me cachait une partie de la terre égale à celle qui s'étendait sous mes yeux. Je fis, en chancelant, quelques pas à main droite, pour décliner cet obstacle; j'apperçus la mer: (elle était beaucoup plus près de moi de ce côté-la, que de celui d'où je venais de la voir.) Nouveau prodige, nouvelle extase. Je revenais tour-à-tour du ciel à la terre, de la terre à la mer,

de la mer au ciel ; ni mon cœur, ni mes yeux ne s'en pouvaient rassasier. Les petits objets ne faisaient en ce moment-là qu'effleurer mes sens je ne m'attachais qu'aux masses. Le ciel, la terre, la mer, et tout au plus une montagne, une forêt, c'était-là tout ce qui pouvait fixer mes regards.

Cependant, lorsque ma première ardeur fut satisfaite, ma curiosité commença à se détailler et à se subdiviser : je voulus voir les choses les unes après les autres. J'apperçus trois animaux qui couraient du côté de la mer : par l'effet de l'éloignement ils me parurent beaucoup plus petits que moi ; mais d'autres traits de ressemblance me portaient à leur faire l'honneur de les croire à peu près de mon espèce, et je les aurais véritablement soupçonnés d'en être, s'ils n'avaient eu des habits. L'un d'eux surtout m'interressa ; il s'arrêtait de tems

en tems, il tournait la tête de mon côté, il semblait vouloir venir à moi; j'éprouvais aussi un désir très-vif d'aller à lui. J'essayai de le suivre; je fis deux sauts, et au second je tombai sur mes mains. Je me trouvai plus ferme ayant ainsi quatre points d'appui; mais j'eus plus de peine à avancer, parce que, soit que l'on m'y eût accoutumé avant de me mettre en cage, soit qu'aller à quatre pattes ne soit pas naturel à l'homme, je m'étais toujours tenu sur mes pieds. Je me relevai donc, et je résolus d'aller tout doucement jusqu'à la mer: c'était pour moi un voyage; il y avait au moins quatre portées de carabine.

On avait mis près de ma cage plusieurs petits paniers pleins de provisions: la faim me suggéra d'en aller prendre un.

Je trouvai en chemin un bâton qui me

me parut pouvoir aussi me soulager ; je sus m'en servir après plusieurs tentatives ; c'est-à-dire que je devins, en quelques instans, aussi habile qu'un *Ourang-outang*, espèce de singe ; et je fus très-content d'une découverte qui me donnait un nouveau point d'appui.

Un peu plus loin que les trois hommes que j'avais vu courir, c'est-à-dire au bord de la mer, était le vaisseau qui m'avait amené, et dans lequel ils allaient remonter. Voilà, dis-je en le voyant de plus près, voilà une cage bien autrement grande que la mienne : à quoi cela peut-il servir ? Je fis là-dessus beaucoup d'autres réflexions très-confuses, mais qui s'éclaircirent peu à peu dans la suite.

Mes trois porteurs avaient joint leurs compagnons, et pendant que je raisonnais sur cette cage, je la vis s'éloigner. Je m'arrêtai avec surprise pour

m'assurer si ce n'était pas la terre qui reculait : je ne tardai pas à voir que c'était le vaisseau qui s'éloignait ; et je continuai d'avancer. Je touchais presqu'à la mer en le suivant toujours des yeux ; il en sortit un tourbillon de flammes, accompagné d'un bruit terrible. Je tombai de mon haut, et je me crus mort. Il est vrai que j'avais déja entendu un coup de canon au moment de mon départ ; mais ce sont-là de ces choses auxquelles un homme naturel ne s'accoutume pas en deux fois ; d'ailleurs je n'avais la première fois entendu que le bruit ; je n'étais pas environné comme en ce moment-là, de mille objets nouveaux qui excitaient en moi une multitude de sensations opposées... Cette crainte que j'éprouvais est un bienfait de la nature ; elle a destiné la plupart des animaux à être encore plus timides que courageux : il est ordinai-

ment plus aisé de fuir le danger que de le vaincre. Nous mesurons à la première vue le danger sur l'appareil qui l'environne ; jugez donc de l'effet que dût produire sur mes sens un être si nouveau, un tourbillon de feu et de fumée accompagné d'un bruit épouvantable.

Je revins un peu de ma frayeur ; je me levai, je pris mon panier et mon bâton, et je continuai d'aller vers la mer. J'avais le soleil en face, sa lumière, sa chaleur, pénétraient jusqu'à mon ame ; je l'admirais, je me prosternais devant lui (1) ; je voulais regarder ce bel astre, il m'éblouissait, mais je n'en murmurais pas : je l'adorais intérieurement sans m'en plaindre.

---

(1) La proftration est la marque du plus profond respect. C'est reconnaître son infériorité, c'est s'anéantir devant quelqu'un que de se prosterner devant lui.

J'approchais de la mer, lorsque je vis un arbuste agité par le vent. Cet arbuste était remarquable, il était isolé, et je ne sais comment il avait pris racine dans le sable. Je sentais une haleine douce et tiède qui me venait en face, et caressait tout le corps. (On ne doit pas douter que je n'attribuasse au soleil ce souffle bienfaisant.) Je voyais l'arbuste pencher du côté où je sentais que j'aurais penché moi-même, si j'avais été aussi faible que lui. Le peu de grandes herbes et de plantes que je voyais à quelque distance de moi, s'inclinaient aussi du même côté; j'en conclus que l'haleine du soleil agissait sur eux comme sur moi (1) : le mouvement

---

(1) Les grands vents que je sentis dans la suite, me firent changer de syſtème : je voyais bien que ce n'était pas l'haleine du soleil, puisque cela arrivait dans des tems où il était caché, et souvent la

de leurs feuilles était exactement répété par celui de leur ombre ; cela m'amusa. Je tournai la tête ; je vis un grand corps étendu ; la frayeur me fit faire un saut en arrière, et il en fit un en avant.... Je me rassurai, voyant qu'il ne me faisait pas de mal. Il avait, comme moi, un panier et un bâton. Je mis mon panier à terre, il y mit aussi le sien. Pour voir s'il avait toutes les mêmes facultés que moi, je lui dis : *Qu'on l'laisse en r'pos* ; il resta muet : c'était une preuve de ma supériorité. Alors, sans me donner le tems d'observer qu'avoir le don de la parole est un très-petit avantage quand il s'agit d'employer ses forces, je me jetai sur le fantôme pour le saisir, et tirer, en le palpant, quelques no-

---

nuit; mais je ne voyais point du tout ce que ce pouvait être, et je ne le sais que depuis peu, que quelques physiciens m'ont appris les effets de l'air

tions de ce qu'il était ; mais lorsque je fus par terre, je ne vis plus rien. Je me relevai, il se releva avec moi.... Je trouvai ce phénomène très-difficile à concevoir, et je remis à en chercher l'explication lorsque je reviendrais de la mer.

Je me baigne et je nage.

DES trois grands objets qui remplissaient alors toute mon ame, la terre était celui qui me faisait l'impression la plus douce, mais la moins vive : je l'aimais comme un enfant aime sa mère. Il en était bien autrement des deux autres, c'est-à-dire de la mer et du ciel ; celui-ci sur-tout me ravissait, je n'y portais que des regards tremblans.

Lorsque j'eus atteint le rivage, lorsque j'eus vu de plus près le mouvement

régulier, le majestueux balancement des ondes, je fus pénétré d'admiration et de respect. La mer me sembla un ciel mobile; je crus même que le riche et superbe azur dont le ciel était peint, c'était à la mer qu'il le devait, et qu'il ne faisait que le réfléchir. A mesure que j'approchai de l'eau, je sentis le sable de plus en plus mouillé; je m'enfonçais un peu; cela m'étonnait et m'amusait. Pour être plus agile, je laissai mon panier, et je continuai d'avancer avec mon bâton. Lorsque je fus près de l'eau, j'observai ce nouvel élément; je le reconnus pour être celui dont je buvais et où je me mirais; j'en pris un peu dans le creux de ma main, et je vis que le bleu du ciel n'était point réellement dans l'eau, qu'il ne faisait que s'y peindre. J'approchai avec inquiétude pour m'y voir; car depuis ma nouvelle naissance, c'est-à-dire depuis une heure

ou deux, je doutois presque que je fusse encore moi : j'y reconnus mon visage ; je m'y vis même tout entier, et j'en fus très content (1). Je me couchai ensuite au bord de cette eau pour en boire ; mais je la rejetai dès qu'elle eut piqué mon palais.

Si elle n'était pas potable, elle était au moins bonne pour le bain. Je mis mon bâton dans le sable ; j'avançai, j'entrai dans l'eau jusqu'au col ; j'avançai encore, j'en eus par-dessus la tête, et je me mis à nager ; car la nature a appris à tous les animaux cet art si facile, si agréable, et quelquefois si nécessaire. J'aurais été bien loin dans la mer, et j'aurais nagé long-tems, si je n'avais vu un gros poisson qui semblait

---

(1) L'homme naturel est ordinairement content de lui-même et il a droit de l'être. L'amour-propre est pour lui un bienfait de la providence.

me poursuivre. Je regagnai le bord, je repris mon panier et mon bâton ; et après avoir un peu mangé en me reposant, je retournai avec inquiétude vers ma cage, pour voir s'il n'y était rien arrivé de nouveau.



Je raisonne sur la cause de l'ombre.

J'AVAIS alors le soleil au dos, je revis mon ombre en sortant de la mer, je n'en eus plus peur ; je m'accoutumais plus aisément à cela qu'aux coups canon. Je voulus tâcher de découvrir ce ce que c'était que l'ombre et qu'elle en pouvait être la cause. Je regardaï autour de moi, car je sentais que ce n'était que par comparaison que je pouvais réussir à connaître et à juger. Je vis que chaque arbre avait comme moi son ombre, que le zéphir qui en agitait douce-

ment les feuilles et les branches, agitai aussi et dans le même sens, celles de faux arbres qui lui répondaient. Cela commença à m'éclairer; je crus pour un moment que la surface de la terre était un miroir comme l'eau, que seulement, par une raison que je soupçonnais (son opacité) elle peignait les objets en noir, au lieu de les rendre comme l'eau, avec leurs couleurs naturelles, Mais je me voyais dans l'eau de quelque côté que je me tournasse, pourquoi n'était-ce pas de même sur la terre, pourquoi ne m'étais-je pas vu en allant du côté de la mer, (1) et qu'en revenant du côté opposé, je me voyais? Cela me fit faire de nouvelles observations. Je remarquai que les ombres des

(1) Quand je dirai seulement la mer, cela doit s'entendre de la partie de la mer qui était la plus proche de ma cage, et qui était à l'orient de l'isle.

bres et la mienne, étaient toutes incli-
ées à l'opposite du soleil et de la mer;
conclus que la cause de cette projec-
ion d'ombre était ou le soleil, ou la
ner. Je penchais pour le soleil, que je
rouvais encore plus merveilleux que la
ier, et la raison vint à l'appui de ma
onjecture. Le niveau de la mer était
ort inférieure à celui de la terre. Le
oleil au contraire faisait tomber ses
ayons plus ou moins obliquement sur
lle, et il devait en arriver que les corps
ui arrêtaient sa lumiere, jétassent des
mbres plus ou moins grandes, selon le
oint d'où le soleil les regardait. Je vis
vec une sorte de plaisir, qu'il fallait
ttribuer ce bel effet au soleil, et que
e lui aurais-je pas attribué?.... Il me
int alors une idée qui m'a souvent fait
ire depuis.

Les êtres qui m'ont servi, me disais-
, ces êtres subalternes que l'eau vient

d'emporter avec leur cage, ne forment sans doute que des sons inarticulés, puisque moi, leur maître, je n'en forme point d'autres. D'où venait donc cette voix qui a dit ce que je répète si bien ? Ah ! sans doute cette voix était celle du soleil ! je conçus aussitôt la résolution de faire amitié avec lui. Il était le seul objet qui m'en parut digne. (J'étais moins dédaigneux, quand je n'avais encore vu qu'une mouche) Je me tournai donc vers cet astre, et après m'être prosterné, car ma vénération pour lui ne diminuait pas, je lui dis d'un ton grave et respectueux. *Qu'on l'laisse en r'pos.* Je crus ou qu'il allait venir à moi, ou qu'il m'allait attirer à lui, ou qu'il m'allait répondre : quand je vis qu'il ne faisait rien de tout cela, c'est apparemment, me disais-je, qu'il ne m'entend pas ; il est trop loin. Il était sans doute bien plus près de moi, lorsqu'il

lorsqu'il prononça les mots que je viens de répéter ; mais peut-être se rapprochera-t-il, et alors j'irai le joindre.

J'apporte de la mer des petits poissons et des coquillages.

Je me proposai de faire, en attendant, quelques autres connaissances. Ma mouche m'avait inspiré du goût pour la société, ou plutôt ce goût m'était naturel ; il ne lui avait manqué que l'occasion de se développer. Je trouvai les arbres et les rochers fort accessibles ; je les admirais, ils me plaisaient beaucoup, mais ce que je trouvais en eux ne me suffisait pas. J'aurais voulu y trouver encore la faculté de crier, de se mouvoir. J'en avais déja agacé quelques-uns en revenant de la mer ; je les avais touchés, j'avais essayé de les remuer, je leur avais dit amica-

lement, je leur avais chanté, *Qu'on l'laisse en r'pos*, (1) et je n'en avais rien pu tirer.

J'étais un peu plus content de quelques petits poissons et de quelques crabes que j'avais vus sur le bord de la mer, et dont j'avais mis le plus que j'avais pu dans mon panier, parce qu'aumoins ils m'amusaient par leurs mouvemens. Je les avais pris néanmoins avec un peu de méfiance, j'avais à peine osé les toucher. Sans que je susse qu'ils me pouvaient mordre, je les craignais. La crainte est la meilleure arme défensive que nous ait donné la nature.

---

(1) Si les enfans ne font point tout cela, c'est que, dès l'âge le plus tendre, ils ont été accoutumés à diftinguer les êtres vivans de ceux qui ne le sont pas.

Je reviens visiter ma cage.

AINSI toujours observant, toujours philosophant, sans savoir ce que c'était que philosophie, j'arrive au près de ma cage, et je commence à en visiter les dehors. (J'avais eu bien autre chose à voir quand j'en étais sorti.) Mon premier soin est d'examiner le tour et d'en étudier le jeu : il était bien simple. Je le conçus à peu près, c'est-à-dire, excepté les pivots, dont je ne pouvais avoir d'idée juste, parce qu'ils étaient cachés dans l'épaisseur du plancher. Le reste des dehors de cette cage, qui consistait en quatre côtés et quatre angles, ne m'arrêta pas ; je n'avais que trop longtems vu des angles et des côtés dans l'intérieur.

Je regardai ensuite les provisions que l'on avait mises près de ma cage. Il n'y

en avait que pour quelques jours, et cela me faisait croire que ce tems-là passé, je serais encore servi à l'ordinaire. Mes provisions étaient, comme j'ai dit dans des paniers. J'apperçus un peu plus loin et sous un arbre, un tas d'herbes, de racines et de fruits. On avait suspendu avec du fil quelques-uns de ces fruits aux branches inférieures de l'arbre, pour m'avertir par cette espèce d'hiéroglyphe, que bientôt je n'aurais plus de fruits que ceux que les arbres me donneraient. Je ne compris pas cela dans le moment, je crus au contraire que quelques-uns de mes fruits s'étaient envolés comme des mouches, et s'étaient arrêtés à ces branches. J'en tirai un, il fit un peu de résistance; je crus alors que l'arbre s'obstinait à le retenir, je me fâchai, je secouai la branche, et ils tombèrent tous ensemble..... Tu as bien tort, me dis-je, ayant si bonne idée de toi-même,

d'en avoir une si désavantageuse des autres êtres. As-tu à te plaindre d'aucuns, hors de ceux qui voulurent un jour dans la prison, t'ôter les vivres qu'ils venaient de te donner ? Pourquoi juger des autres par ceux-là ? et n'ont-ils pas d'ailleurs réparé depuis, le mal qu'ils te firent pour un moment ? Cette réflexion me fut agréable, je m'applaudis de l'avoir faite. Plus elle me portait à former de doux nœuds avec tout ce qui m'environnait, plus elle étendait la sphère de mon bonheur.

Après avoir mangé du fruit, je goûtai quelques-unes des plantes et des racines que l'on m'avait aussi cueillies. Je vis autour de moi de semblables plantes qui étaient, les unes à demi-arrachées, et les autres encore en terre. Bon, m'écriai-je (1), si mes esclaves ne revien-

(1) Je dis, *m'écriai-je*, parce qu'en effet j'em-

nent pas me servir précisément le jour que j'aurai épuisé mes provisions, voilà de quoi vivre en attendant.

Il me restait une inquiétude. Je n'avais pas eu le tems de voir ces vivres d'une espèce nouvelle, que l'on avait mis dans le tour, qui étaient tombés sur moi, lorsque l'on avait renversé ma cage. Je vais avec empressement pour les goûter; je jette mes mains sur le haut de ma cage. Je me dispose à me soulever et à m'élancer dedans; mais une réflexion me fait reculer. Si j'y entre et que pendant que j'y serai elle se releve, que deviendrai-je? C'en était trop pour me faire abandonner mon

ployais souvent avec transport et comme exclamation, *on! ou! a! a!* et les trois autres sons simples que l'on nomme voyelles, et en même tems que ma bouche formait ces sons, ou ceux-ci : *Qu'on l'laisse en r'pos*, mon ame recevait et combinait des idées que je détaille dans ces Mémoires.

projet ; j'aurais cependant voulu voir ce que j'avais laissé dans ma cage. J'y retourne, j'y accroche mes mains, et je me hausse sur la pointe des pieds. L'ouverture n'en était élevée que d'environ cinq pieds, et n'était à cette hauteur que parce qu'une poutre qui la traversait en dessous, vers le milieu, tenait la partie supérieure en l'air, tandis qu'un des côtés de la partie inférieure touchait la terre. Elle était par conséquent à peu près en équilibre, de sorte qu'en m'y appuyant, je la fis tomber de mon côté, et presque sur moi : je crus qu'elle était devenue tout d'un coup un être vivant qui voulait m'engloutir, et je m'enfuis assez loin. Cela m'étonnait d'autant plus, qu'elle ne m'avait jamais donné aucun signe de vie. Je me rassure enfin et j'approche, curieux surtout de voir ce qui en était tombé pêle-mêle. Je trouvai avec ma paille et mes vases d'au-

tres choses que je croyais être des vivres et ma petite boîte. Je pris ce qui se rencontra sous ma main ; je voulus mordre et je sentis que ce n'était rien que l'on pût manger, (c'était une chemise.) Il me paraissait fort étrange que l'on eût mis là, pour mon usage, quelque chose qui ne dût pas se manger. A quoi d'ailleurs cela pouvait-il servir, puisqu'on ne le mangeait pas? Je m'y perdais.

Je me souvins fort à propos que les trois êtres que j'avais vu s'avancer vers la mer, étaient couverts de choses assez semblables à celles que je voyais ; car il y avait avec quelques chemises, une veste, une redingotte, etc.... Ah! ah! me dis-je, parce que mes esclaves sont sans doute mal faits, et qu'ils se servent de ces draperies pour cacher leurs défauts ; ils voudraient que je m'en couvrisse aussi! non je n'en ferai rien.

Je m'habille.

CEPENDANT, pour m'amuser, j'essayai quelques-uns de ces vêtemens. Ils m'auraient paru fort ridicules, quand même je les aurais mis comme ils devaient l'être, à plus forte raison, en les mettant à contre-sens, comme je fis. Je passai mes cuisses dans deux chemises que je retroussai, et autour desquelles, après bien des tentatives, je parvins à nouer des jarretières, pour empêcher qu'elles ne tombassent. Je ne concevais pas à quoi tout cela pouvait être bon. Je ne vis plus rien qui me convint, hors des bas et des souliers. Quoique je n'eusse marché ce jour-là que sur le sable, et très-peu, j'avais mal aux pieds, parce que je n'avais encore jamais marché. Après avoir examiné long-

tems les souliers, je reconnus leur destination, j'en fis l'épreuve. Je les trouvai trop rudes, trop durs, trop étroits; je ne vis dans les bas que des morceaux d'étoffe d'une forme singuliere et néanmoins élégante. Si je les avais ouverts, j'aurais vu aussi à quoi ils pouvaient servir; mais sans me donner le tems de les mieux examiner, j'en prends deux paires, chacune desquelles je plie en trois, je passe des cordons dessous, je les lie à mes pieds, j'en fais des sandales. Je prends d'une main mon bâton, et de l'autre mes souliers, dont la vue me réjouissait, et en cet équipage, je cherche de l'eau pour me mirer.

Je n'allai pas jusqu'à la mer. Je soupçonnai que j'en trouverais dans un fond, dont je voyais la pente à cinquante ou soixante toises d'où j'étais. La nature a fait tous les animaux un peu géomètres; elle leur a appris par cet instinct le

nivellement. Avec la nature, ce guide sage et iufaillible, j'en avais un autre encore. On avait mis un vase plein d'eau à quelque pas de ma cage, et je l'avais vidé en revenant de la mer; un autre vase, aussi plein d'eau, était un peu plus loin, et un troisième sur le sommet de la colline d'où naissait ce fond que je regardais avec raison comme un réservoir. J'y allai, je ne trouvai rien dans mon vase: mais je découvris au bas de la colline une belle nappe d'eau. Peut être, me dis-je, celle-ci, qui est bien moins grande que celle où je viens de me baigner, est-elle aussi d'un meilleur goût. Ce n'était cependant point, parce qu'elle était plus petite, que l'eau me paraissait devoir être meilleure; car depuis deux ou trois heures que j'avais par conséquent acquis plus d'idées, au moins physiques, je raisonnais mieux que lorsque j'avais dit pen-

dant la tempête : *Il ne m'est jamais arrivé de mal, il ne peut donc jamais m'en arriver.*

Je voulus descendre la colline ; une des chemises qui me servaient de caleçon, se detacha, je mis le pied dessus, et cela me fit faire le reste de ce petit voyage en roulant. Mes souliers et mon bâton m'échappèrent et furent plutôt arrivés que moi. Si l'eau n'avait été un peu éloignée du pied de la colline, ils y seraient tombés, je les y aurais suivis, et c'est alors surtout que, ne pouvant nager à mon aise, j'aurais éprouvé combien les habits sont quelquefois incommodes. Je me relevai, j'approchai de l'eau, je m'y regardai, je fis comparaison de mon état actuel avec celui où je m'étais vu dans le mer, et mon accoutrement me parut fort sot.



La différence de l'odeur d'un vase à un autre, me fait faire une découverte.

COMME j'étais accoutumé à boire dans un gobelet, et que je n'avais pas apporté celui que j'avais trouvé vide sur le haut de la colline, je n'avais à choisir qu'entre ces trois expédiens ; ou me coucher sur le ventre et laper, ou puiser de l'eau dans le creux de ma main, ou dans mon soulier. Je me servis de ce dernier moyen. L'eau me parut mauvaise, mais beaucoup moins que celle de la mer. J'en bus deux gorgées, et je me baignai ensuite après m'être débarrassé de mon caleçon, car tout cela me gênait beaucoup, et je ne pouvais imaginer aucune bonne raison qui eût engagé les hommes, ou comme je disais, mes esclaves, à porter des habits.

En effet, il n'y en a qu'une, que je ne pouvais même deviner, c'est de rendre plus vifs les désirs de l'amour, mais il ne faudrait pour cela que des habits simples, et qui exprimassent bien le nu.

Je ne sortis pas du bain sans avoir goûté l'eau, qui me parut aussi bonne, qu'elle m'avait paru mauvaise dans mon soulier. Pourquoi la même eau avait-elle tour à tour des goûts si différens? Quelques réflexions m'amenèrent à la solution de ce problême. Je crus que cette différence pouvait venir du vase ou canal, ou pour me servir d'un assez bon terme de l'école, que j'ai appris depuis peu, du *milieu* par où l'eau passait. J'allai sentir mon soulier, et j'y reconnus l'odeur désagréable qui m'avait rebuté. Un premier rayon de lumière est bientôt suivi d'un autre : je tirai de l'expérience que je venais de

faire une induction ultérieure ; je jugeai que l'amertume et la salure de la mer venaient du fond du bassin dans lequel elle est contenue. Ce raisonnement était tout simple. L'eau ne sent rien dans un vase de bois, ou dans un vase de terre glaise, comme celui où je viens de me baigner, parce que ni le bois ni la terre glaise ne sentent rien. Mais, par la raison contraire, dans mon soulier, qui sent mauvais (1), l'eau doit être mauvaise : de même si l'eau de l'océan est amère et salée, c'est sans doute que l'o-

---

(1) Il m'était échappé ici, dans les premières éditions, une inconséquence, et ce n'était pas la seule : j'avais dit que mon soulier *sentait la bête morte*. Je viens de trouver dans un exemplaire de mon ouvrage, cette judicieuse observation écrite d'une main que je ne connais pas : » comment pouvait-il savoir que la peau de son soulier était la peau » d'une bête morte, puisqu'il n'en avait jamais vu, » et que d'ailleurs le cuir était travaillé ? »

céan est un vase de matières salées et âcres.

Je mène en laisse un paquet.

Je me dispose à retourner vers ma cage. J'avais tant d'objets nouveaux à parcourir, que je ne pouvais que les effleurer ; je ne m'arrête nulle part. Enchanté de mon adresse à nouer des jarretières, j'en mets deux, l'une au bout de l'autre, je les passe autour de mes deux chemises, dont j'avais fait un paquet au milieu duquel étaient mes bas (1) ; je mène ce paquet, pour ainsi dire, en laisse, et je m'amuse beaucoup à voir qu'il me suit. J'abandonne mes souliers sur le rivage, et je

(1) J'étais fâché d'avoir inventé les sandales, je les trouvais incommodes, et je venais d'y renoncer.

crois les punir par-là de ce qu'ils ont gâté l'eau que j'ai bu. Je laisse aussi le vase sur la colline où je l'ai trouvé, me proposant de le venir prendre une autre fois, quand je voudrais m'en servir.

En allant toujours vers ma cage, je continue de traîner mes chemises. Le lien qui les embrassait s'use et se casse en chemin : je me fâche contre lui, je jette ce qui m'en reste. Je regarde quelle peut être la cause de ce qui vient d'arriver; je vois la chemise qui servait d'enveloppe pleine de poussière et déja un peu déchirée. D'abord j'en ris ; c'était presque toujours par-là que je commençais : je réfléchis ensuite, et je tire de ce phénomène une idée confuse de l'effet du frottement. Enfin j'arrive près de ma cage ; et, fatigué d'avoir tant marché (1) et

(1) J'avais fait environ un mille, et c'est beaucoup quand on n'a jamais marché.

tant raisonné depuis le matin, je me jette sur l'herbe, je m'endors.

Songe.

MON sommeil ne fut ni profond ni même tranquille, non que je ne me crusse très en sûreté; j'étais trop ignorant pour être capable de rien craindre, hors à la vue du danger, et je n'en voyais pas dans ce moment-là: mais ce qui troublait mon sommeil, c'était des rêves tumultueux, causés par la grandeur et par la variété des objets que j'avais vus. Il me sembla que le soleil s'était détaché du ciel pour me venir joindre, et qu'il voltigeait autour de moi comme ma mouche. Il me sembla que le vase que j'avais laissé sur la colline revenait, menant en laisse mes souliers. Il me sembla que ma cage, après avoir été en roulant jusqu'à

la mer, s'y était jettée. (J'avais beaucoup ri de son allure, et je n'avais pas cherché à l'arrêter.) Il me sembla qu'un arbre que je pressais, et à qui je parlais, baissait vers moi ses branches, en me disant, *Qu'on l'laisse en r'pos*; et qu'encouragé par ces douces paroles, je lui continuais mes caresses.

On me demandera peut-être comment je puis me souvenir de toutes ces bagatelles; il y en a une bonne raison: c'est que tout cela n'était pour moi rien moins que des bagatelles; et que quand on n'a vu, jusqu'à l'âge de quinze ans, qu'une mouche, les premières impressions qu'on reçoit alors sont ineffaçables.



Je trouve un bon animal.

A MON réveil je revis le ciel, je crus le voir pour la première fois, il me parut même plus beau, il était d'un azur plus foncé; (le soleil baissait) des larmes de tendresse et de joie coulèrent encore de mes yeux... J'allais trouver dans une nouvelle découverte un nouveau plaisir.

Comme on s'était proposé de me rendre agréable le séjour de mon isle, on avait cru devoir y mettre avec moi un chien; c'est en effet la compagnie d'un honnête homme, et je méritais cette compagnie-là. Il fallait seulement prendre les moyens les plus sages de me la procurer, sans m'exposer à une frayeur peut-être mortelle. (Souvenez-vous que je n'avais jamais rien vu, rien comparé, et quelle sensation violente j'aurais éprouvé, si, en en sortant de ma cage, je m'étais trouvé

aux prises avec un chien qui, voulant me mordre, ou même me caresser, serait venu vers moi avec impétuosité.) Pour m'épargner cette première surprise, on enchaîna le chien à un arbre derrière mes provisions : on était sûr que je ne manquerais pas d'aller de ce côté-là quand j'aurais faim, et on se doutait bien qu'un homme naturel était trop bon, trop sensible, pour voir un animal privé de la liberté, et ne la lui pas rendre : d'ailleurs, on était sûr aussi que le chien saurait me demander cette grace de manière à l'obtenir.

Je ne l'avais pas vu lorsque j'avais été goûter du fruit ; mais à mon réveil, étant moins dissipé, moins distrait, j'observe avec attention tout ce qui m'environne à une certaine distance, et je vois au pied d'un arbre un animal enchaîné qui fait des efforts pour venir à moi, qui semble me prier que j'aille vers lui, et

m'adresser des plaintes. J'aurais regardé son collier et ses chaînes comme des choses qui faisaient partie de son corps ou du tronc de l'arbre voisin (1), si je n'avais pas éprouvé en arrêtant mon tour, (pag. 9) en me jetant un verre d'eau sur le corps, etc. (pag. 13;) et depuis peu en me baignant, en m'appuyant sur mon bâton pour marcher, qu'il y a hors de nous des accessoires que nous pouvons joindre à nous. Je regardai très-long-tems mon chien, sans oser en approcher, quoiqu'il m'en priât, et que je comprisse bien son langage qui était très-expressif. L'homme naturel est observateur et un peu méfiant, deux qualités dont l'une est presque toujours bonne,

(1) C'est ainsi qu'un aveugle né, à qui un chirurgien célèbre venait d'abaisser la cataracte, croyait que les instrumens que tenait le chirurgien, faisaient partie de ses mains. J'ai cité ce fait dans le Cours d'Hist. Nat. (*vol. 1, pag. 202.*)

et l'autre souvent utile; l'une sert à l'instruire et l'autre à le mettre à l'abri de beaucoup de dangers.

Après avoir passé un peu de tems à admirer mon chien, à le plaindre, à désirer de lui rendre la liberté, à n'oser en courir les risques, j'approche enfin; il appuie doucement sur mon estomac ses deux pates de devant, qu'il n'avait cessé de me présenter de loin, en se dressant et en luttant contre sa chaîne.

Je sentis alors pour la première fois, le plaisir d'être touché par un autre animal, et sur-tout de l'être de cette manière si affectueuse, si agréable, que l'on exprime par le mot *caresse*.

Mon pauvre chien, tandis qu'il me caressait, jetait de petits cris douloureux et tendres qui achevèrent de me gagner le cœur: je voyais qu'il me demandait la liberté. Je craignais qu'après l'avoir obtenue, il ne s'envolât comme

avait fait ma mouche ; [je la regrettais de tems en tems] je résolus enfin de le délivrer de sa chaîne, si je pouvais, dût-il être assez ingrat pour me quitter quand il serait libre. Mais je ne voyais ni par où ni comment je pouvais rompre ou détacher cette chaîne : quand on ne fait un usage libre de ses sens que depuis un jour, on a bien peu de sagacité et d'adresse.

La faim commençait à me presser ; j'allai prendre un morceau de pain, et je ne manquai pas de venir le manger auprès de mon chien. J'avais vu manger une mouche, un chien, à plus forte raison, devait avoir et le même besoin et la même faculté : je lui offris un morceau de pain ; il ouvrit très-doucement la gueule pour le prendre, et je crus d'abord qu'il n'avait pas faim ; mais dès qu'il l'eut pris, il le broya avec une avidité qui annonçait une faim pressante.

Je conclus très-sagement de là qu'il avait craint de me mordre, ou du moins de me faire peur, je l'en aimai davantage, et lui donnai encore un gros morceau de pain.

Tandis qu'il mangeait, je remarquai à son collier une brisure, une séparation; j'allai voir si je ne pouvais pas l'agrandir, et rendre par ce moyen la liberté à mon ami; [car il l'était. je n'en pouvais douter] : mes premiers efforts n'eurent aucun succès. Je voulus ensuite raisonner sur ce que j'avais à faire, et je vis que la raison vaut quelquefois mieux que la force. Avant que je dise comment j'ai raisonné, il est à propos que le lecteur sache de quelle manière était attaché le collier. On avait eu la précaution d'y mettre une agraffe au lieu d'une boucle, parce qu'une agraffe est une chose plus simple, et dont je devinerais plus aisément le mé-

canisme. Je m'apperçus, lorsque je commençai à y réfléchir, qu'en tirant le collier, je resserrais l'agraffe, et qu'en le lâchant, je faisais jouer les deux parties de cette même agraffe, de telle sorte qu'elles semblaient prêtes à se désunir : enfin, moitié raisonnement, moitié hasard, je baissai un côté du collier en même tems que je levai l'autre, et le collier me resta dans les mains.... Et mon chien de sauter, de courir autour de moi, et de me remercier par mille caresses.... Je tenais toujours le collier, et j'admirais mes mains..... Ce premier sentiment, si naturel à l'amour-propre, fit bientôt place à un sentiment plus noble et plus délicat. Cet animal, me dis-je en mon langage intérieur, tandis qu'il était enchaîné, ne m'a fait que des caresses presque froides, en comparaison de celles qu'il me fait depuis qu'il est libre.

L'ame s'affaisse donc, pour ainsi dire, dans l'esclavage et dans le malheur; mais elle sait recouvrer en un instant toute son énergie, toute sa force, dès qu'elle recouvre la liberté.

En croyant que les ressorts de l'ame reprennent leur activité dès que le malheur cesse, j'étais dans une douce erreur causée par l'inexpérience. J'ai trop appris depuis, par quelques revers auxquels j'ai été en bute, que des maux accumulés flétrissent l'ame pour toujours. Non, je n'aurai plus ces accès d'une joie vive et délicieuse que m'a causée la rencontre d'une mouche, d'un bâton, d'un chien, etc. Il est vrai que tous ces plaisirs sont absorbés dans ceux que je reçois aujourd'hui de ma femme et de mes enfans, comme les ruisseaux et les fleuves se perdent dans la mer: mais je sens qu'indépendamment de cela et de mon âge, qui tourne vers son

déclin, je serais plus sensible au plaisir si j'avais été moins malheureux. Je sais, depuis que je suis rendu à la société et que je connais l'immortel La Fontaine, que ce grand homme ne fut pas riche, qu'il n'imagina jamais aucun moyen de le devenir; que quand la mort lui eut enlevé madame de la Sablière, sa bienfaitrice, son amie, il rencontra un autre véritable ami qui lui offrit un asyle dans sa maison, et à qui il répondit, avec ce qu'on peut appeler une tendre indifférence, *j'y allais*. C'est à un mot de cette espèce qu'un malheureux laisse, pour ainsi dire, tomber, qu'on reconnaît une ame sublime, mais flétrie.... Sans avoir le génie de La Fontaine, j'ai eu de plus grands malheurs que les siens, et j'ai a peu près le caractère qu'il avait lorsqu'il parlait ainsi.



Mon être s'accroît encore d'un dégré.

LES caresses de mon chien, le plaisir d'avoir un ami, me faisaient trouver plus agréables, sans me les faire trouver moins grands, les principaux objets qui avaient saisi mon ame.

Je ne voyais plus le soleil en face, un coin de bois me le cachait; son absence m'inquiéta, et j'allais courir après lui du côté de la mer, lorsque des sons ravissans vinrent frapper mon oreille; et faire éclore en moi une nouvelle ame dont je n'avais senti que le germe dans ma prison.... Quelle mélodie! quelle douceur! Je levai les mains au ciel, je le remerciai de ce qu'il paraissait n'être occupé que de mon bonheur; car je ne pouvais me persuader que ces sons vinssent d'ailleurs que du ciel. Je restai plu-

sieurs minutes en extase, sans penser seulement à regarder autour de moi.

Ce ne fut que dans un intervalle de silence que je levai la tête, et que je la tournai du côté d'où étaient venus ces tendres accens : je vis sur une branche deux petits oiseaux qui paraissaient jouer ensemble, et à quelques branches plus loin, un troisième qui les regardait. A peine leur jetai-je un coup-d'œil; je cherchais d'où avaient pu venir les voix que je n'entendais plus. Elles recommencèrent; je les cherchai encore avec plus d'empressement, et ce ne fut qu'après bien des détours inutiles que je revins aux oiseaux. Je les regardai attentivement, et je reconnus que c'étaient eux qui chantaient : je voyais leur bec, par ces mouvemens aussi rapides qu'admirables, modifier les sons qui sortaient de leur gosier; je voyais leur gosier marquer au-dehors, par ses pul-

sations, les cadences qu'il formait. Ah! si j'avais pu m'élever jusqu'à ces oiseaux, ou les faire descendre vers moi, de combien de caresses je les aurais accablés! Ils ne me voyaient pas; je me mis devant eux, je leur fis des signes d'amitié qu'ils me parurent ne pas voir; je leur chantai, *Qu'on l'laisse en r'pos*, et ils s'envolèrent. J'en fus si étonné, si affligé, qu'il ne me resta pas assez de présence d'esprit pour réfléchir sur la faculté merveilleuse qu'ils avaient de traverser les airs.... Je m'occupai de quelque chose de plus pressant, et je conclus avec moi-même, que si j'avais le bonheur de les joindre sur un arbre un peu éloigné, où je les voyais se remettre, il fallait que je leur chantasse à demi-voix quelque chose de plus doux que ce que je venais de leur chanter et ce quelque chose ne pouvait être que mes sons simples.

Soleil couchant.

JE parcourus, pour les suivre, la lisière d'un petit bois, à l'extrémité duquel s'offrit à ma vue une plaine assez vaste, remplie seulement d'herbe, de bruyère, de sable, et terminée alors par la plus belle perspective du monde, par le soleil couchant. Je le reconnus, quoiqu'il eût déja perdu une partie de son éclat : je m'élance vers lui, et le croyant peu éloigné, parce qu'il semblait toucher à la circonférence de l'horizon sensible, j'y cours, et j'aurais, je pense, laissé pour lui mes oiseaux, si par un bonheur que je regardais comme le bonheur suprême, je ne les avais vu voler du même côté. Je commençai à croire que je n'étais pas un être aussi parfait que je me l'étais imaginé : je

commençai à croire qu'il y en avait d'autres entre lesoleil et moi.

Après avoir marché quelque tems et m'être beaucoup fatigué, je joignis les oiseaux, mais point le soleil. Apparemment, me dis-je, qu'il me fuit, ou plutôt qu'il ne me voit pas; nous sommes trop loin l'un de l'autre : je vais me reposer ici, peut-être changera-t-il de route, et je le croiserai.... Ah! s'il passait du côté où sont mes provisions!... J'avais faim, et je ne voyais-là rien à manger que de la bruyère : j'en goûtai; mais je trouvai ce mets trop dur et un peu aigre.

Cependant je me repose au pied de l'arbre où les oiseaux s'étaient remis, et je me tourne du côté du soleil pour voir ce qu'il deviendrait. Il baissait presque insensiblement; cela m'inquiétait : que savais-je si je ne l'allais pas perdre pour toujours? En faisant cette triste

réflexion, je m'apperçois que les objets deviennent moins distincts. Je tourne la tête; une vapeur épaisse, un voile noir qui s'élevait de la mer orientale, cachait déja une partie du ciel, et s'étendait vers le couchant. Quoi! m'écriai-je, encore des nuits! Il y en a donc pour cette cage immense, comme il y en avait pour cette cage étroite où j'étais enfermé!

Les doux accens de mes petits oiseaux, qui me rendaient supportable le lugubre appareil de la nuit; ces accens s'affaiblissaient peu à peu, et finirent bientôt après; je m'abandonnai alors à la douleur: plus le spectacle du jour avait eu de charmes pour moi, plus celui de la nuit me parut affreux. Pour voir si je ne me trompais pas, si le soleil était véritablement descendu dans l'eau, je montai sur un petit arbre, (la nature apprend ce stratagème.) Je

me froissai un peu la peau, parce que, comme tous les enfans de ville, j'avais passé mes premières années dans une boîte : c'eût été bien pire encore si, comme eux, j'avais été enveloppé dans des langes et des habits. A mesure que je montais sur cet arbre, la lumière que réfléchissait le soleil couchant me semblait moins pâle. Je crus que si je pouvais gagner la cîme d'un rocher voisin, qui était plus haut que cet arbre, je verrais encore mieux ce que deviendrait le soleil. J'y allai ; et déja je montais sur ce rocher, lorsque des hiboux et d'autres oiseaux ténébreux s'envolèrent autour de moi en poussant des cris épouvantables. Je comparai ces cris au doux ramage que je venais d'entendre, et ma douleur augmenta ; elle fut bientôt au comble. J'arrivai à la pointe du rocher, et je vis que le soleil était tout-à-fait disparu, et que la nuit commen-

çait à s'étendre même sur la seule partie du ciel qui restait encore un peu éclairée. Je me plaignis à mon fidele compagnon du malheur qui m'accablait : il parut m'entendre, il me consola par ses caresses,

Le ciel était sombre, quoiqu'il fût sans nuages, et je ne vis pas d'étoiles, ou du moins je n'y fis pas attention. Je revins au pied de mon arbre, je pleurai beaucoup, et je me jetai sur la terre, le visage tourné du côté de l'occident. Le sommeil appésantissait mes yeux, la douleur les tenait ouverts. Je m'endormis enfin ; mais mon sommeil fut troublé par mille inquiétudes, par des songes affligeans, qui ne finirent qu'avec les premiers traits de la lumière ! Mon ame s'y ouvrit avant mes yeux.

Figurez-vous un esclave dont on brise les chaînes, un criminel qui obtient sa grace

grace en montant sur l'échafaud, un bon roi qui trouve un ami, ou qui apprend une vérité, ou qui donne la paix à son peuple : voilà quel fut mon bonheur en m'éveillant. J'y suffisais à peine ; mais la réflexion vint m'en enlever une partie, [on peut compter sur son secours, quand on est trop heureux]. Je remarquai qu'il n'y avait aucune apparence de soleil à l'endroit où il était lorsque je m'étais endormi. Cela m'inquiéta. Je le cherchai ailleurs ; je me tournai vers la mer orientale, après avoir cependant un peu hésité, car je craignais que mes yeux n'y fussent encore blessés de quelque spectacle semblable à celui du voile noir. Je regardai, et je vis combien ma crainte était mal fondée.



Soleil levant.

La plume d'Homère et le pinceau d'Apelles ne rendraient que faiblement le tableau que m'offrirent en ce moment le ciel et la terre. Je dis *que m'offrirent*, car cela n'était que pour moi ; tout autre en ma place y aurait vu les mêmes objets, sans y appercevoir la millième partie de ce que j'y apperçus. J'avais une ame encore toute neuve et déja forte ; c'est une situation inconnue au reste des hommes, et que celui qui l'a éprouvée ne saurait exprimer.

D'un nuage violet, aussi vaste que la moitié de l'horizon, sortait une traînée de feu, de la même longueur, mêlée de pourpre et d'azur. Ce spectacle si magnifique, la mer l'embellissait encore, et le doublait en le réfléchissant. Mon

ble, dans les endroits même où elle est âpre et sablonneuse, devenait riante sous un si beau ciel... Que je plains les hommes qui ne voient pas tous les jours l'aurore, depuis que je sais qu'il y a des hommes, et que la plupart d'entre eux ont le malheur de ne la voir pas tous les jours !

Je contemplai quelque tems ces merveilles, tantôt par groupes, tantôt séparément ; j'oubliai que j'avais faim, et je n'allai du côté de ma cage que parce que j'y étais attiré par le plus beau spectacle de l'univers. L'aurore brillait à chaque instant d'un éclat nouveau, elle coloriait le ciel. Des rayons de lumière, sortant du milieu de ce cercle de pourpre et de feu, s'étendaient, se courbaient d'une extrémité à l'autre de la voûte céleste. Je vis s'élever du fond des ondes, avec une majestueuse lenteur, le foyer d'où partaient ces rayons ;

c'était un globe d'or, c'était le soleil.... Je crus me tromper. Je tournai la tête du côté où je l'avais laissé la veille. Il me fallut beaucoup raisonner pour expliquer ce phénomène.

Je ne soupçonnai pas que le soleil eût passé sous moi. Que pouvait-il lui rester à faire, quand il m'avait éclairé? Mais voici ce qui me parut le plus probable. « Ce grand crêpe qui s'étendit » hier au soir sur tout le ciel, c'était » sans doute la mer qui l'envoyait au » soleil, pour qu'il s'en couvrît, et » qu'en passant au-dessus de moi, pour » aller recommencer sa course (1),

(1) Pourquoi le soleil ne restait-il pas jusqu'au lendemain où il s'était couché, sans faire encore pendant la nuit le chemin du ciel? Je ne savais comment justifier ce voyage inutile; je crus d'abord que c'était une espiéglerie qu'il m'avait voulu faire, mais je rougis l'instant d'après d'une idée si bizarre, je renonçai de même à beaucoup d'autres, et je vis que les grands raisonnemens conduisent souvent à des résultats bien fous.

» l'éclat trop vif de sa lumière ne m'é-
» veillât pas ». L'amour-propre me dictait ce système : mais il ne m'aveuglait pas au point que je ne sentisse combien d'hommages, combien de reconnaissances je devais à ce bel astre, ou plutôt à son auteur, vers lequel il commençait à me conduire.



J'imagine un système sur l'accroissement des corps.

Tandis que je marchais vers le soleil, ces grandes idées et beaucoup d'autres roulaient confusément dans mon esprit. Qui suis-je ? d'où viens-je ? qu'est-ce que le soleil, le ciel, cette terre, ces oiseaux, ces plantes, ces arbres ? comment tout cela a-t-il été fait ? comment l'ai-je été moi-même ? car j'ai sans doute été fait. Je me suis vu si petit, que tout

ce que je pouvais était d'atteindre à ce tour où l'on mettait mes provisions, et à présent ma tête touche au haut du tour. Je deviendrai peut-être aussi grand que ces arbres et ces rochers, qui peut-être ne sont plus grands que moi que parce qu'ils sont plus vieux. Mais n'ai-je pas été aussi petit que ces herbes, qui peut-être croîtront jusqu'à atteindre la hauteur des arbres? Qu'ai-je été avant cela? que deviendrons-nous, ces herbes, ces rochers, ces arbres, moi, etc. lorsque nous serons aussi haut que le ciel, lorsque le soleil passera entre mes doigts, entre les branches de l'herbe et des arbres, et que, tout mince qu'il est, il sera obligé de se détourner des rochers, parce qu'il ne pourra plus passer entre eux et le ciel auquel ils toucheront! Le soleil croîtra peut-être aussi, et ce sera un embarras de plus; car le ciel qui est l'enveloppe de tout cela, pourra-t-il

croître ?... Je vis combien ces sublimes recherches étaient au-dessus de moi, et j'eus la rare prudence de les abandonner.

Ni la mer, ni le fossé où j'avais bu, n'étaient entrés dans les difficultés que je venais de me faire. Je voyais que l'eau, par l'incohérence de ses parties, par sa fluidité, tendait toujours vers le bas, et conséquemment ne pouvait croître qu'en profondeur. Or je croyais la profondeur infinie, parce que je ne lui voyais point de limites, [j'en voyais à la hauteur, c'était le ciel,] ainsi je n'étais pas embarrassé de la manière dont l'eau pouvait croître (1).

(1) Que l'on ne s'étonne pas de me voir si jeune faire de grands raisonnemens, des conjectures hardies. Mes sens, qui, depuis que j'avais la connaissance, le sentiment intime de mon être, cherchai nt continuellement à s'étendre sur l'univers, pour en rapporter à mon ame des idées, n'avaient eu jusque-là, au lieu de ce vaste champ, que l'es-

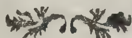
Toutes ces recherches, comme je viens de l'avouer, étaient trop élevées pour moi ; elles le sont pour bien d'autres : mais je prenais plaisir à les sonder, autant que ma raison sans expérience en était capable....... Il me parut que je pensais, que je raisonnais plus aisément et mieux qu'à l'ordinaire. Cela venait-il du plaisir que me causait le spectacle de l'aurore et d'un beau jour naissant, ou bien de ce que j'étais à jeun? Je trouvai cette dernière idée ridicule. Quel rapport pouvait-il y avoir entre l'esprit et l'estomac ? Je n'ai que trop

---

pace compris entre les quatre angles de ma cage. Ma raison contrainte et repliée, pour ainsi dire, sur elle-même dès son enfance, venant à s'échapper tout d'un coup avec l'activité de son ressort, dut se porter loin ; mais aussi n'étant point dirigée, elle dut, dans cette première descente, se porter vers bien des erreurs. C'est malheureusement aussi quelquefois le sort de la raison la mieux dirigée.

éprouvé depuis combien il y en a, malgré la prodigieuse différence de l'être matériel à l'être pensant; et j'ai appris à m'humilier.

J'arrive près de ma cage, j'y arrive ayant très-faim, je mange copieusement. Lorsque je fus bien repu, je me trouvai aussi heureux que je me croyais grand, et c'est beaucoup dire; car si je n'étais plus à mes yeux le premier être après le soleil, 'étais au moins le second. Je commençais à douter que je dusse le céder aux oiseaux, beaucoup moins encore à mon chien, et bientôt après je fus persuadé que je ne le devais pas.





J'éprouve une sensation délicieuse.

DEUX portes de mon ame étaient encore fermées, l'odorat et le toucher (1). La première allait s'ouvrir, et augmenter la juste admiration que j'avais pour moi-même.

Etant entré dans un petit bois voisin de ma cage, j'y respirai ce que l'on peut appeler les parfums du matin, l'odeur suave du réveil de la nature; cette odeur qui ne se répand que dans les bois, cette odeur si opposée à celle qu'exhalent les villes et leurs environs. A cette odeur s'unissait une verdure riante, sur laquelle l'aurore venait de répandre des trésors plus réels que les perles et les diamans.

(1) Les caresses de mon chien, et quelques autres expériences, m'avaient déja donné l'idée des plaisirs du toucher; mais ce n'était qu'un bien faible prélude.

Les heureux habitans de ces retraites, les oiseaux chantaient leur bonheur, leurs plaisirs, et célébraient le retour du soleil. Je me livrais à tous ces charmes à la fois : j'étais comblé d'une volupté pure, de cette douce volupté qui n'a rien de fougueux ni de fade ; de cette volupté qui est la récompense de la vertu et la vie de l'ame. Je ne croyais pas qu'il y eût rien au-dessus de ce que j'éprouvais ; cependant mes plaisirs allaient augmenter encore. Une odeur plus agréable vint me frapper ; ce ne fut pas assez pour moi de la sentir, je l'aspirai, je volai vers l'endroit d'où elle venait.

J'avance, et derrière quelques ramées qui me l'avaient caché jusqu'à ce moment, j'apperçois un grand tapis de verdure couvert d'une brillante rosée. On entrevoyait sous l'herbe un autre gazon d'un bleu foncé, et néanmoins

tendre ; et parmi tout cela s'élevaient de grandes feuilles, d'une forme noble et gracieuse, du milieu desquelles sortaient des tiges déliées, où étaient suspendus de petits grains semblables au plus bel albâtre. Je me prosterne pour dévorer tous ses parfums. Je me baigne dans la rosée, sur le muguet, sur la violette ; c'était avec des transports que la langue française exprime difficilement, et qu'en latin on nomme *lascivia*, (mot qui dans cette langue ne présente pas l'idée obscène de celui par lequel nous le rendons). Mon cœur était enivré des délices qu'il recevait par mes sens. Je me roulais, je m'étendais sur l'herbe ; je jouissais de mon cinquième sens.... Ah ! Julie, ah ! je t'outrage ! non, je ne commençai à jouir du toucher qu'au moment où je reçus le premier baiser de tes levres !....

Je deviens sensible au malheur d'être seul.

J'APPERÇUS à quelque distance de moi, deux tourterelles qui se baignaient ensemble dans la rosée, dans les fleurs; qui se caressaient, qui se becquetaient, qui battaient des ailes. J'en fus troublé; je sentis que je n'avais pas encore vu tout ce qui était fait pour moi : cela me conduisit à une réflexion pleine d'amertume.... Ces oiseaux sont deux. La mouche qui avait été quelque tems avec moi en prison, avait sans doute vécu avec d'autres mouches, car j'en vois beaucoup ici. Mes esclaves que j'ai vu courir vers la mer, étaient plusieurs; les oiseaux que j'ai entendu chanter, étaient plusieurs; les petits poissons, les coquillages que j'ai rapportés de la mer sont aussi plusieurs : ces plantes,

ces fleurs, ces arbres, s'ils ne se disent rien, s'ils ne se font point de caresses, parce que cela n'est pas nécessaire à leur bonheur, ont au moins le plaisir de se voir, d'être ensemble; et moi je suis seul ! Est-il possible d'être heureux quand on est seul ? Ah ! si une autre créature semblable à moi, partageait mon bonheur, je sens qu'elle le doublerait. Mais puisqu'il peut doubler, je ne suis donc heureux qu'à demi; car dans les vues de la Nature, il faut sans doute que nous soyons tout ce que nous pouvons être.... Où le trouverai-je cet autre moi-même qui me serait si cher ? Je n'en demande qu'un, ce serait assez... Qui que tu sois qui m'as mis seul ici, pourquoi m'y as-tu mis seul ? Auras-tu la cruauté de m'y laisser toujours ? je pouvais être si heureux ! .... Faudra-t-il donc que je mène une vie languissante ?.... Encore si elle devait

finir !... Là mes idées se brouillèrent ; il me parut que je sentais un nuage épais s'élever sur mon ame. Je rêvai quelque tems d'un air distrait et accablé. Je m'endormis enfin après avoir caressé mon chien , et lui avoir demandé en mon langage , pourquoi il était aussi malheureux que moi.

Un songe charmant me consola de la peine que m'avaient causé mes réflexions.

Je croyais être sur ce même tapis de verdure , où en effet je dormais alors. J'entends du bruit dans un buisson , j'y cours ; je vois les feuilles et les branches s'agiter , je recule de frayeur : j'avance ensuite.... Quel spectacle ! (il y après de trente ans que je l'ai vu , je ne l'ai vu qu'en songe , et il me fait encore la plus vive impression.) J'apperçois un être.... une divinité.... Elle était à peu près semblable à moi ; elle était un peu plus grande et beaucoup plus belle que

moi. Les contours de ses membres étaient plus gracieux, plus arrondis; ses muscles étaient moins forts, moins prononcés que les miens : sa peau était plus blanche. J'approche, elle me regarde avec un sourire dont les charmes sont inexprimables. Que ses lèvres étaient vermeilles, qu'elles étaient fraîches! que ses dents étaiant blanches et bien rangées! que ses yeux étaient majestueux, qu'ils étaient tendres, qu'ils étaient ardens!... Je porte sur ses lèvres un baiser plein du feu divin que ses yeux ont allumé dans mon cœur. Je l'embrasse, je lui prends les mains: je craignais tant qu'elle ne voulut m'échapper! elle me rassure par l'air de satisfaction et de confiance avec lequel elle me suit. Je la mène sur le même gazon et à la même place d'où j'avais entendu le mouvement du buisson qui la cachait. Mes regards, mes caresses,

lui disent mille choses auxquelles elle répond si bien!.... Je sens des désirs vifs dont je crois voir l'objet; mais mon cœur qui n'est encore qu'à demi développé, ne sent pas encore d'où partent ces désirs. Il s'en croit frappé, comme mon corps l'est à l'ardeur du soleil; il se croit aussi à leur égard un être purement passif. Je serre les mains de ma charmante compagne, je tombe sur son sein, je m'éveille, j'ouvre les yeux et je vois que je suis seul.

Ce réveil malheureux m'accabla de tristesse; je pleurai beaucoup, et je soupirai.... Jusqu'alors je n'avais, en pleurant, poussé que des sanglots; je soupirai ce jour-là, et combien de fois n'ai-je pas soupiré depuis pour le même objet! Mes soupirs étaient de douleur avant que je l'eusse trouvé, ils sont de tendresse et de joie depuis que je le possède.



Un événement et quelques réflexions me consolent.

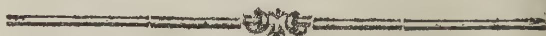
MES larmes, d'abord mêlées d'amertume et même de désespoir, s'adoucirent peu à peu. Des oiseaux, comme pour me consoler, vinrent chanter auprès de moi. Je levai languissamment les yeux vers l'endroit où ils étaient; je leur montrai de la tête et de la main, la place que m'avait paru occuper ce qui causait ma douleur. Elle était si vive, si profonde, cette douleur, que tout me semblait la devoir partager. Je crus entendre les accens des oiseaux devenir plaintifs, j'en fus touché, cela répandit dans mon ame une première lueur de consolation; elle fut bientôt augmentée par la réflexion suivante.

Tous les songes que j'ai eus jusqu'à présent, ou me rappelaient ce qui

m'était arrivé, ou m'annonçaient ce qui devait m'arriver (1); celui-ci n'est, hélas! rien moins que le tableau d'un événement passé, il est donc celui d'un événement futur. Puisse l'effet en être aussi prompt, aussi ressemblant que celui de mes autres songes! Ah! combien il serait délicieux! l'Être plus puissant que moi, qui m'a fait, et qui a mis dans mon ame ce désir si vif, si ardent, ramènera sans doute ici l'objet qu'il m'y a montré. Il serait injuste, il serait cruel, s'il y manquait.... Non; non, il n'y manquera pas, il ne peut, après m'avoir fait tant de bien, il ne peut être ni cruel, ni injuste.... Quel est cet Être? où est-il?... J'en restai là, je n'osais encore aller plus loin, je craignais de me perdre..... Ainsi

(1) Je sais à présent ce que l'on doit penser des songes et je ne m'y attache plus.

l'amour me conduisait à Dieu ; ainsi l'amour dans un cœur innocent et pur, allume une flamme vraiment céleste.



J'érige un monument, et je fais deux nouvelles découvertes.

POUR éterniser à mes propres yeux le beau songe que je venais d'avoir, j'imaginai de mettre, à l'endroit où j'avais été, en moins d'une heure, si heureux et si malheureux, une pierre de grosseur moyenne que je voyais à quelque distance de là. En l'allant prendre, je vis une fontaine, j'y bus et je me félicitai de cette découverte. J'allai delà à ma pierre, je l'enlevai, je la vins mettre à la place que m'avait paru occuper l'objet de mes vœux ; je résolus de venir tous les matins visiter cette pierre, de la rendre sensible en l'arrosant de

mes larmes ; en l'embrassant de mes soupirs, etc. et je n'y manquai pas.

Comme je roulais ma pierre à sa destination, j'apperçus au-dessus des branches vertes et immobiles de quelques arbustes, deux branches assez rameuses, mais dépourvues de feuilles, et ces branches remuaient. Cela ne m'arrêta pas, je continuai de rouler ma pierre ; j'étais tout occupé du monument que je voulais élever. Cependant lorsque j'eus fini, et que pour mettre le sceau à ce grand ouvrage j'y eus appliqué un baiser et que je l'eus couronné de fleurs, j'allai du côté où j'avais vu les branches merveilleuses. Je les vis venir vers moi, je m'arrêtai. Quelle fut ma surprise en voyant la souche d'où elles sortaient ! (c'était la tête d'un cerf.) Il venait brouter dans cette enceinte de verdure, où je venais de rendre hommage à l'A-

mour. Il me vit et n'eut pas peur (1). Il s'avança jusqu'auprès de la pierre du songe, (c'est ainsi que je la nommai dans la suite.) J'étais à une portée de pistolet de lui ; nous nous regardions avec une égale curiosité ; nous nous mesurions des yeux ; chacun de nous cherchait à s'assurer s'il devait regarder l'autre comme ami ou comme ennemi : nous tâchions de prendre nos sûretés. Il eût été plus simple que nous nous en fussions allés chacun d'où nous étions venus ; mais la Nature nous apprend que quand le péril est douteux il faut le constater, pour savoir si désormais on doit, à son approche, fuir ou non.

J'avais d'abord senti un peu de crainte

---

(1) J'ai remarqué qu'un homme nu fait moins peur aux animaux qu'un homme habillé ; d'ailleurs le cerf n'est farouche que quand il est souvent inquiété et poursuivi.

en voyant venir le cerf à moi; mais son air noble et franc me rassura. J'avais un plaisir infini à observer ce bel animal, à en admirer les proportions, à le comparer aux miennes, et à trouver encore quelque chose de plus parfait dans celles-ci. Sa façon de manger m'amusa, je résolus d'en faire l'épreuve. Je me laissai tomber sur mes mains et je me mis à brouter; mais l'herbe m'ayant paru dure et âcre, je voulus goûter les fleurs. Comme je n'avais alors que très-peu de connaissances, je fus fort surpris d'éprouver qu'avec une odeur si douce, elles avaient une saveur forte et amère. Je commençai à voir qu'il ne fallait pas toujours juger par analogie, même dans les productions de la Nature, et cela m'affligea. Je me levai brusquement, le cerf s'enfuit; en vain tâchai-je de le joindre, je le perdis de vue. Mon chien qui ne

me quittait pas, qui tâchait de me rendre la solitude moins triste, me fit de la peine en ce moment; il poursuivit le cerf; et j'eus bien peur de ne plus revoir ni l'un ni l'autre. La faim me pressait, j'allai manger, et je remis à l'après-dîner, non la chasse du cerf, mais la visite d'amitié que je me proposais de lui faire.



Je joue avec mon ombre.

PENDANT que je marchais vers ma cage, je regardais le soleil, et toujours avec une nouvelle admiration. Je le voyais suivre la même marche que le jour précédent, et je me fortifiai dans l'opinion que sa destinée, que son unique soin était de parcourir mon isle; cela augmenta ma reconnaissance et mon amour pour lui. Ces sentimens étaient

étaient profondément gravés dans mon cœur, ils étaient accompagnés d'un respect sincère; mais je ne crus pas devoir étendre ce respect jusqu'à l'ombre que faisaient au soleil mon opacité et celle des autres corps. Je me familiarisais avec mon ombre, je jouais avec elle, et lorsque j'avais le soleil au dos ou de côté, je la poursuivais, je la menaçais de mon bâton, je lui faisais des niches. Quand elle était derrière moi, je l'encourageais à me suivre, et je lui marquais par des signes que j'étais content de son exactitude.

Je l'avais de côté en allant de la pierre du songe à ma cage, mais je ne lui dis rien dans tout ce petit trajet; j'étais occupé du soleil, du cerf, de mon rêve, et du besoin que j'avais de manger. Il était alors plus de midi, car mon ombre, qui le matin était jetée à ma droite, c'est-à-dire vers la mer oc-

cidentale, l'était encore à droite à mon retour, et par conséquent vers la mer orientale.



Mes provisions de viande commencent à se corrompre.

ARRIVÉ près de ma cage, je trouve les provisions des paniers dans l'état où je les avais laissées, mais celles qui étaient sous l'arbre, je les trouve un peu dérangées et diminuées. Cependant quel être aurait osé toucher à ce qui était destiné à mon usage : je ne crois cela ni vraisemblable, ni même possible, et sans m'en inquiéter, je prends, ou plutôt je happe un morceau de viande.

Quoique l'on eût mis les paniers à l'ombre de quelques arbres (où on les avait suspendus aux branches inférieures de manière que je pusse les prendre et

que mon chien ne pût pas y atteindre ;) le soleil qui y passait pour la seconde fois depuis mon arrivée, commençait à endommager quelques morceaux de viande fraîche que l'on y avait mis. Je fus frappé de la mauvaise odeur de celui que je venais de prendre ; je le jetai sans en vouloir manger et je pleurai. Mon pain devenait aussi fort sec, et cela me fâchait beaucoup. J'avais aussi remarqué le matin qu'à mesure que le soleil devenait plus chaud, la rosée disparaissait de dessus les fleurs, et j'avais commencé à soupçonner que c'était lui qui la buvait. Par une suite de cette observation, je le soupçonnai de dessécher mon pain, que dès ce moment je mis à l'abri de son ardeur.

Une petite caverne creusée dans la colline, au bas de laquelle j'avais été boire et me baigner, me parut propre à recevoir le dépôt précieux de mes

vivres. Je résolus de les y porter après avoir renversé les paniers, et avoir vu si toute la viande n'était pas gâtée et si tout le pain n'était pas desséché. Mais j'avais un autre examen à faire, non moins pressant que celui-là, c'était de voir si mes plantes et mes racines n'étaient pas aussi endommagées que mes autres provisions. J'y cours en tremblant, et je ne les trouve qu'un peu fanées sans aucune mauvaise odeur. J'en mange, et je les trouve aussi bonnes que la veille, excepté seulement qu'elles sont un peu coriaces. Pour avoir de quoi comparer (car c'est la première méthode que la Nature nous donne) je vais cueillir d'autres racines semblables, que j'arrache sans peine, parce qu'elles croissent dans une terre sablonneuse et légère ; je les trouve plus fraîches, plus tendres et plus délicates. J'avais déja entrevu que le soleil par sa

chaleur, répandait la fécondité et la vie dans le sein de la terre. Je jugeai alors que s'il apportait les sucs nourriciers et les élaborait dans les plantes, tant qu'elles restaient dans le sein de la terre, il les desséchait en les pompant, dès qu'elles étaient arrachées. Satisfait de ces observations; que l'on se doute bien que j'avais faites beaucoup plus confusément que je ne viens de les rendre, je voulus aussi comparer les fruits cueillis à ceux qui ne l'étaient pas, et j'y trouvai à peu près la même différence qu'entre les plantes. Comment cela se pouvait il? Les fruits qui tenaient encore à l'arbre étaient plus exposés à l'ardeur du soleil que ceux qui étaient cueillis, et cependant les premiers n'avaient ni rides, ni flétrissures, et les autres en avaient : cela passait mon savoir quelque profond qu'il fut. J'aurais bien conjecturé que l'arbre tenant à la

terre, en tirait des sucs qu'il portait aux branches et de là aux fruits ; mais avec quels instrumens et par quels conduits les voiturait-il ? Tout cela n'était pas clair ; et en qualité d'homme naturel, je préférais ordinairement l'ignorance à des conjectures, à des hypothèses. Quelquefois aussi je faisais des conjectures et des hypothèses, comme on l'a déja vu, parce que tout homme, même l'homme naturel, est quelquefois inconséquent.



En quel état je trouve mes coquillages et mes poissons.

LA veille de ce jour-là, c'est-à-dire, le jour de mon arrivée, j'avais regardé et admiré long-temps mes petits poissons et mes coquillages. Je voyais ceux-ci marcher ou ramper, les uns en avant, les autres en arrière ou de côté, et sans pouvoir rien comprendre de tout cela, je ne laissais pas de m'en amuser beaucoup. Les poissons ne faisaient que frétiller; c'était pour moi un nouveau jeu fort agréable : leur forme, leur habit brillant, leur air vif, leurs yeux, dont la mobilité et, si je l'ose dire, la pétulance, ont quelque chose de prodigieux, tout cela me ravissait; mais je je les trouvais à plaindre de ne pouvoir marcher comme les crabes. Il me pa-

raissait que l'Être inconnu pour moi, le grand Être des mains duquel ils étaient sortis, n'avait pas fait entre ces deux espèces un partage équitable entre ces dons. J'ignorais qu'il a destiné les poissons à ne vivre que dans l'eau, et que quand ils sont dans cet élément, ils y jouissent de toute la liberté et de tout le bonheur dont ils sont susceptibles.

Occupé des grands objets, des masses de l'univers ; occupé du spectacle de la terre, de la mer et du ciel, je n'avais pas eu la présence d'esprit et le sang-froid nécessaire pour réfléchir sur des poissons et des coquillages. Je revins à eux le second jour après avoir mis mes provisions dans la petite caverne ; je trouvai les coquillages dispersés hors du panier, mais tous suivant plus ou moins vîte le même chemin, tous regagnant la mer la plus prochaine, c'est-à-dire la mer orientale d'où

je les avais apportés : les poissons seuls étaient sans action, sans mouvement au fond du panier où je les avais mis. Leur air triste et morne me fit peine ; je voulus les regarder de plus près, l'odeur fétide qu'ils exhalaient me rebuta ; leurs yeux étaient ouverts, sans cela je les aurais cru endormis. Mes yeux s'ouvraient quand je m'éveillais, ils étaient donc fermés pendant mon sommeil et je jugeais de tout par moi-même ; mais leurs yeux ouverts étaient immobiles et éteints, ces petits animaux n'étaient donc ni endormis ni éveillés. Sans que je susse quel était cet état, il me parut affreux. Je pris un poisson dans ma main, je le remuai, je le retournai en tout sens, je n'oubliai rien, je le remis doucement dans le panier de peur de le blesser, et j'allai voir si je retrouverais mon chien et le cerf.

Je veux suivre le soleil couchant, je reconnais que ma vue me trompe.

Plus rien ne s'opposait à ce petit voyage, j'avais bien dîné; mais pour en pouvoir faire un plus long et aller jusqu'à l'extrémité de mon île, où je comptais joindre le soleil à son coucher, s'il y revenait, comme je l'y avais vu le jour précédent, je fis une botte de plusieurs racines que je liai avec une des jarretières qui m'avaient servi à traîner mes chemises.

Je marchais nu, portant quelques racines sous mon bras; ainsi, n'ayant ni besoin, ni affaires, j'étais, sinon l'homme du monde le plus heureux, du moins le plus riche : on est rarement l'un et l'autre ensemble.

Après avoir traversé la prairie du son-

e, après avoir été porter un baiser
endre, quelques soupirs et quelques
eurs sur ma pierre, j'étais passé au-
rès du ruisseau que cette pierre m'avait
it trouver, j'y avais bu, et j'y avais
issé un de mes vases, pour m'en ser-
r quand je voudrais; enfin, j'étais à
endroit où j'avais cessé de voir le cerf.
e le cherchai long-tems, je ne le vis
i lui ni mon chien, et de peur que le
leil n'arrivât avant moi à l'extrémité
ccidentale de l'île, je m'y rendis le
lus promptement que je pus, car je
oyais qu'il commençait à y descendre.
allai très-loin, j'allai jusqu'à la mer.
Je la trouvai aussi vaste, aussi infinie
couchant qu'elle l'était à l'orient;
lle m'avait déja paru telle, lorsque
jour précédent je l'avais regardée du
ut d'un rocher.) Le soleil terminait
nouvel horizon, et je perdais tout
poir d'arriver jusqu'à lui. Ce chagrin

était augmenté par un autre encore plus vif. La vérité était aussi chère à mon ame que le soleil à mes yeux, et je me surprenais à tout moment dans quelque nouvelle erreur : ma cage, vue de loin, me paraissait aussi petite que mes paniers vus de près, et mes paniers me paraissaient aussi petits que les plus petits oiseaux : il en était de même des arbres, des rochers, des montagnes. La mer occidentale, de l'endroit d'où je l'avais d'abord vue, ne m'avait paru qu'une pièce d'eau assez étroite qui terminait mon île, et qui était elle-même terminée par le Ciel : je vis, en approchant de cette prétendue pièce d'eau, combien je m'étais trompé sur l'espace qu'elle embrassait.

Lorsque ma cage et les autres objets m'avaient paru plus petits de loin que de près, j'avais attribué ce phénomène d'abord à quelque chose qui pouvait être entré

entré dans mes yeux, et je les avais frottés avec le dos de ma main croyant mieux voir ensuite ; mais ce remède n'ayant pas opéré, je n'avais pas tenté de sonder le mystère, je le trouvais impénétrable. Il me le parut plus que jamais à la vue de la mer, que j'avais prise pour un etang d'une largeur médiocre. Je murmurai : c'est toujours le parti que prend l'ignorance. Pourquoi avoir des yeux pour ne rien découvrir de certain, pour voir une même chose de deux façons opposées, dont par conséquent l'une au moins est nécessairement fausse.... Quelques réflexions me firent encore ici trouver la vérité.

Je suis un être parfait ; le jeu de tous mes organes est admirable ; il règne, et entre eux et dans les fonctions de chacun d'eux, un accord, une harmonie qui fait mon bonheur ; serait-il possible que le plus beau d'entre eux, que mon œil

fût vicié ? Non, il faut sans doute que, pour mon propre avantage, plus les objets sont éloignés, plus ils me paraissent petits, et je crois qu'en voici la raison. Si, à la plus grande distance, je les voyais tels qu'ils sont, je n'en pourrais voir que cinq ou six à la fois, ils rempliraient toute ma vue, encore ne les verrais-je que confusément (1); il vaut bien mieux que ma vue s'étende librement et puisse parcourir en détail tout ce bel et grand cercle que le Ciel couvre. L'expérience m'apprend que plus un objet est vu de loin, plus il me

(1) La Nature a encore une autre raison de diminuer les objets à nos yeux, à proportion de l'éloignement, c'est de nous fournir par-là le moyen de juger des distances. Car supposons, par exemple, qu'une tour placée à cent pas de nous, nous paraisse aussi grande qu'une autre tour semblable placée à dix pas de nous, la première ne nous paraîtra pas plus éloignée de nous que la seconde.

paraît petit ; eh bien ! je multiplierai la grandeur apparente des corps par la distance d'où je les verrai, et j'aurai leur grandeur réelle et je ne me tromperai plus.

Je fus si ravi d'avoir fait ce raisonnement, quoique d'une maniere encore plus faible que je ne viens de le rendre, que dans un transport d'admiration pour moi-même, je m'écriai : *Qu'on l'laisse en r'pos !* . . . Je commençais à ne plus répéter si souvent ce mot, qui m'avait paru d'abord si agréable : tant il est vrai que les plaisirs, même les plus vifs, s'émoussent par un usage immodéré.

Le soleil baissait, je le voyais s'enfoncer dans l'eau ; je fis, pour l'arrêter, des vœux superflus, il s'y précipita. Le voile noir qui s'élevait de la mer orientale, couvrait déja une grande partie du ciel, et la terre n'était plus éclairée que de la pâle lueur du crépuscule. Je cher-

chai quelque abri où je pusse passer une nuit plus tranquille que la précédente ; car j'avais eu froid, et cela m'avait fait naître une sorte d'envie de me couvrir au moins de deux ou trois chemises ; mais je n'en avais rien fait, parce que, toujours calculant, toujours comparant, selon ma louable méthode, j'avais trouvé les inconvéniens des habits un peu supérieurs à leurs avantages (1) : ce qui m'avait fait prendre la résolution de passer plutôt les nuits dans quelque grotte. J'en rencontrai une, je m'y jetai, et j'y dormis très-bien, ou du moins mon sommeil ne fut traversé que par quelques rêves inévitables dans ces premiers jours de surprise et d'admiration. Depuis environ une demi-heure, mon chien,

(1) Je me trompais un peu ; c'est une chose modeste, agréable et assez commode qu'un habit sans façon.

après m'avoir long-temps cherché, m'avait enfin trouvé; il m'avait fait mille caresses auxquelles je n'avais pas été assez sensible : j'étais alors si occupé du soleil que j'allais perdre encore une fois !

Je pleure croyant voir la Nature affligée.

Mon premier regard, dès que je m'éveillai, se porta vers le ciel..... Il était couvert de nuages. Ni aurore, ni soleil, rien ne paraissait sur l'horison : j'allai jusqu'à la mer orientale, dont j'étais éloigné de près de deux milles; je ne vis rien. Je tournai plusieurs fois la tête vers l'occident : peut-être le soleil y était-il resté; je ne vis rien encore; je m'abandonnai à la douleur, je pleurai amèrement.

J'avais remarqué que l'ombre était l'effet de la présence du soleil ; mai

comme je ne raisonnais pas toujours juste, ni conséquemment, j'aurais voulu que si le soleil trop fatigué restait où je l'avais laissé le soir, il me consolât un peu de son absence, du moins en m'envoyant mon ombre, ce petit être calqué sur moi, dont les agaceries m'amusaient... J'eus beau lui demander ce faible soulagement, s'il ne voulait pas revenir lui-même me rendre la vie; j'eus beau me prosterner vers le couchant, vers l'orient, y diriger mes tristes regards, y tendre des mains suppliantes, tout cela fut inutile. Je passai un jour entier dans la plus affreuse viduité; je le passai sans manger, sans dormir: ce jour-là fut vraiment pour moi un jour de deuil. Je soupirai pour le soleil que je ne voyais plus, comme j'avais coutume de soupirer pour l'être charmant que j'avais eu la douleur de ne voir qu'en songe. La privation du soleil me rap-

pelait celle-là : ma peine était inexprimable. La première ressource des malheureux, l'espérance me soutenait; je trouvai la seconde, le sommeil, dans l'épuisement où je m'étais réduit par des courses aussi longues qu'inutiles.

Je dormis peu, je m'éveillai plusieurs fois, et chaque fois je sortais de ma caverne, mais à peu de distance, car l'obscurité m'effrayait : enfin je me laissai tomber, accablé de lassitude, de douleur et de sommeil...... Je dormis quelques heures; il était jour lorsque je m'éveillai. Ce nouveau jour paraissait devoir être encore plus triste que le précédent : le ciel était plus couvert; mes larmes recommencèrent; j'allai vers l'occident. C'était-là le terme que depuis deux jours je donnais le plus volontiers à mes tristes promenades : c'était le tombeau de mon père.

Abymé dans de profondes rêveries, je

marchais à pas lents les yeux baissés, la tête inclinée sur ma poitrine... Je sentis tomber sur moi quelques gouttes d'eau... Ah! m'écriais-je, ah! le ciel pleure aussi! Le soleil est sans doute perdu pour toujours! Que deviendrai-je? Que deviendront tous les êtres?

La pluie augmenta; elle était tiéde; ce fut pour moi un bain très-agréable: les larmes du ciel me parurent douces; la terre ouvrit son sein pour les recevoir. Je respirais autour des bois une odeur délicieuse, une odeur de fécondité; je oyais quelques fleurs encore fermées, se hâter de s'épanouir, prendre des couleurs plus vives et plus fraîches. Un nouveau spectacle acheva de calmer ma douleur, et de répandre dans mon ame cette sérénité dont un seul instant nous rend plus heureux que ne ferait un siècle de plaisirs bruyans. Deux tourterelles que je pris pour celles que j'avais déja

vues, vinrent recommencer le charmant badinage dont j'avais été témoin : tout cela ensemble me comblait de plaisir, et je m'y livrais avec d'autant moins de contrainte, que je commençais aussi à espérer de revoir le soleil. Les nuages se déchiraient du côté du couchant, et la pluie cessait. Je continuais de regarder le jeu de mes tourterelles ; j'en sentis confusément le motif, et j'en fus jaloux. Hélas ! me disais-je, ces oiseaux se baisent, ils se caressent, ils font le bonheur l'un de l'autre, ils sont deux, et moi je suis seul !

Cette réflexion, que j'avais déja faite plus d'une fois, m'allait jeter dans mon accablement, lorsque le soleil, sortant tout d'un coup de la mer, frappa mes yeux, et passa jusqu'à mon cœur. Je jetai un cri d'étonnement et de joie ; je me mis à sauter, à danser ; je chantai de toute ma force, et ce fut avec autant

de plaisir que la première fois. Mes tourterelles s'envolèrent ; je les poursuivis, comme si j'avais pu espérer de les prendre au vol : je fis cinquante autres folies, et toutes étaient bien dans la nature ; j'en juge par celles que mon chien avait faites en me retrouvant, après qu'il eut poursuivi le cerf. Les expressions de la joie doivent être les mêmes dans l'homme que dans les animaux, du moins dans l'homme qui n'est pas dépravé.

Revenu de cette agréable surprise, je recommençai mes raisonnemens philosophiques ; j'observai que le soleil était au même point du ciel, qu'il s'était levé de la mer orientale, comme les deux premiers jours. Je ne doutai pas qu'il ne s'y fût levé, et qu'il n'eût toujours marché derrière le voile nébuleux jusqu'à ce qu'il eût rencontré un endroit faible qu'il pût déchirer, pour y passer et éclairer mon île sans obstacle.

Je vois le cerf, et avec lui sa biche.

J'ÉTAIS peu éloigné de la pierre du songe, j'allai lui payer le triste et doux tribut que je m'étais imposé ; je rencontrai mon cerf, j'en fus ravi. Nous commencions à nous connaître, et à ne plus nous craindre : il rentra sans précipitation dans le bois ; il prit une route qui n'allait point à ma cage, mais qui s'en éloignait peu, et qui conduisait à la petite caverne où étaient mes provisions. Je m'en apperçus ; je le suivis. Il suivait lui-même un autre animal, qui ne différait de lui qu'en ce qu'il n'avait point de bois, mais le ventre plus gros. Je crus voir, à l'air satisfaisant du cerf, que c'était-là sa compagne. Soleil ! m'écriai-je, ils sont deux ; serai-je encore long-temps seul?

Je n'avais pas fait un demi-mille, en marchant comme eux sur une ligne parallèle à celle qui conduisait de ma cage à la colline, que je les vis monter cette colline, et descendre ensuite au ruisseau où j'avais bu le premier jour.

En entrant dans ma salle à manger, dans ma petite caverne (1), qui était creusée, comme j'ai dit, sous la colline, je fus frappé de la mauvaise odeur de quelques morceaux de viande non salée que j'avais cru la veille pouvoir encore se garder quelques jours. Je jetai indistinctement tout ce qui m'en restait, de même que le pain, parce qu'il y en avait une partie qui était trop sèche, et que l'autre était moisie : je ne laissai dans mes paniers que la viande salée et quel-

(1) Je la nomme ainsi par opposition à une caverne plus grande, où l'on me verra bientôt passer les nuits.

ques biscuits. On m'avait accoutumé dans le vaisseau à ces deux nourritures peu agréables, et dont la première est mal-saine.

Pendant que je réformais ma cuisine, et que je faisais un grand repas de biscuit, de viande salée et de racines, je vis le cerf et la biche passer fort près de moi, et s'en retourner par le même chemin par où ils étaient venus; ce qui me fit croire qu'ils habitaient les environs de la prairie du songe. J'eus peur que mon chien ne les allât poursuivre encore; je le retins par l'oreille; je lui dit d'un ton ferme *Qu'on l'laisse en r'pos*; il me comprit très-bien, et resta auprès de moi.

J'observe les effets de la putréfaction.

MON dîner fini, je voulus voir si mes poissons étaient encore dans l'état d'inertie et d'anéantissement où je les avais laissés. J'allai à quelques pas de ma petite caverne où je les avais mis: la mauvaise odeur qui s'exhalait du panier, m'annonça que le mal était augmenté. Je vis les poissons qui étaient livides, qui se déformaient, qui se séparaient en lambeaux. La putréfaction me parut quelque chose d'affreux. J'y regardai de plus près, j'apperçus dans ces petits corps déja presque dissous, un million de vermisseaux. Ce changement me surprit, m'étonna, il mit presque ma philosophie en défaut; cependant j'osai encore *argumenter* là-dessus. Ah! m'écriai-je, ce qui m'a paru d'abord si

effroyable, mérite au contraire toute mon admiration! Rien donc ne périt, rien ne cesse d'exister; ou ces petits points mobiles organisés redeviendront poissons, ou du moins ces poissons revivront dans ces petits êtres. Tout ce qui a été imprégné de l'esprit de vie se conserve donc? Tout ce qui a été subsiste donc et ne fait que changer de forme? J'en ai déja vu aujourd'hui une autre preuve: les larmes de fertilité que le ciel a répandues ce matin sur mon île, à mesure qu'il les répandait, elles entraient dans la terre; elles pénétraient même les feuilles, les fruits et les fleurs, sur lesquelles elles semblaient ne faire que passer: car je vois tout cela croître, se développer, s'embellir, depuis que ces larmes précieuses sont tombées; elles ont donc changé de forme; elles sont donc devenues des feuilles, des fruits, des fleurs.... Ce raisonnement me fit

faire quelques autres réflexions sur des herbes, sur des racines que j'arrachais de terre ; je cherchai quelle pouvait être la destination de leurs petites chevelures divisées, ramifiées à l'infini... Toutes ces observations commencèrent à me faire entrevoir que la chaleur du soleil et l'humidité, que l'on peut appeler la chaleur paisible de la nature, étaient des principes qui, joints à la chaleur à l'humidité violente de la nature, c'est à-dire à la fermentation (1), étaient la cause de la génération des corps animés.

Voilà (me diront quelques lecteurs qui veulent qu'on leur rendre raison de

---

(1) La fermentation est nécessaire aussi, jusqu'à un certain point, pour produire les végétaux, et il y a toujours fermentation où la chaleur et l'humidité se trouvent ensemble, mais il en faut une bien plus douce et moins sensible pour reproduire les végétaux que les animaux.

tout, et qui font très-bien de le vouloir), voilà des connaissances un peu trop vastes dans un homme qui n'a jamais rien appris. La nature lui révèle tout d'un coup les mystères quelle cacherait au plus grand physicien de l'Europe si, joignant à des observations également sages et profondes, l'avantage de profiter des erreurs de tous les hommes célèbres qui ont vécu avant lui, il n'arrachait à la nature le voile dont elle voudrait encore s'envelopper. Eh bien! oui, les mystères que la nature cache aux savans pour les empêcher d'être trop orgueilleux, parce qu'elle leur voit beaucoup de dispositions à le devenir, elles les révèle sans peine aux hommes simples, qui admirent plus qu'ils ne raisonnent.

Je cherche la cause de la rosée.

IL n'est pas besoin de savoir ce que c'est que système pour en faire; l'imagination s'y porte naturellement ; mais celle d'un sauvage comme moi n'en fait ni de profonds ni de dangereux. J'en fis un vers ce temps-là que je n'oublierai jamais. Je mendormis un soir la tête penchée sur mon estomach ; à mon réveil, je le vis tout couvert de la vapeur qui s'était exalée de ma bouche : la ressemblance entre cette vapeur et la rosée me frappa. Je regardai toute mon île comme un grand corps, dont l'ame était ce que j'ai appris depuis s'appeler *la Nature* : je me persuadai que ce corps avait une tête et une bouche; je pris pour sa tête un grand rocher qui s'élevoit du milieu de la mer occidentale,

et il me parut très-probable que des antres de ce rocher, la nature endormie répandait sur la terre la rosée que je voyois, et que le soleil, après avoir enlevé cette rosée, la reportait la nuit suivante à la nature, qui la répandait encore. Il me restait à concevoir comment se reproduisait, comment revenait l'autre rosée, celle qui sortait de ma bouche : cela m'embarrassait ; j'aimai mieux croire que le soleil me la rapportait aussi, que d'abandonner mon systême.

Mort d'un écureuil.

MA mémoire ne me rappele distinctement que la première année de mon arrivée dans l'île. Les objets, à mesure qu'ils se sont multipliés à mes yeux, se sont confondus dans mon imagination, et par conséquent dans ma mémoire. Il

serait d'ailleurs inutile que je suivisse l'ordre chronologique de mes découvertes et de mes idées. Il importe peu de savoir, par exemple, le quantième jour depuis ma nouvelle existence, ma liberté, j'entendis pour la première fois le tonnerre; mais il est à propos qu'on sache si c'est avant ou après avoir entendu le tonnerre que j'ai entendu pour la première fois tirer du canon; si c'est avant ou après avoir vu une biche pleine que j'avais vu cette biche, ou une autre, allaiter son faon; si c'est avant ou après avoir vu des cadavres corrompus, que j'ai vu mourir des animaux; et j'aurai soin de ne rien intervertir dans l'ordre de ces faits, parce que cet ordre ayant servi au progrès et à la filiation de mes idées, ce n'est qu'en le suivant dans mon récit, que je peux montrer comment les idées qu'ont fait naître en moi ces objets se sont produites, et, pour

ainsi dire, engendrées les unes les autres.

Ma mémoire me rappelle sans peine cette succession d'idées; mais il est inutile, autant qu'impossible, qu'en disant, j'ai vu telle chose d'abord, et ensuite telle autre, je dise encore j'ai vu celle-là tel jour, et celle-ci tant de jours après.... Ce n'est pas un journal de voyage que j'écris : comment d'ailleurs le pourrais-je faire? je n'avais pas plus de calendrier que d'horloge.

J'étais depuis quelque temps dans mon île, que je trouvais si agréable, si charmante, sans même que je fusse obligé pour cela de la comparer à ma cage : j'avais déja acquis, à mesure que les objets s'étaient présentés, toutes les connaissances naturelles que l'on peut acquérir par la réflexion seule, et ces connaissances-là suffisent : plus même on en acquiert d'autres, plus on s'éloigne de

l'instinct que la nature a, pour ainsi dire, chargé de nous conduire au bonheur.

J'avais déja trouvé à quelque distance de la pierre du songe une grande caverne qui m'avait d'abord fait peur, mais où je m'étais enfin accoutumé à me retirer la nuit; je dis la nuit, car pendant le jour, que je pouvais jouir de mon existence, l'idée sublime que javais de moi-même me faisait dédaigner toutes autres limites que celles de la terre et du ciel; et je ne conçois pas encore comment des hommes cultivés, que l'on appelle *sages*, peuvent se croire heureux dans les maisons, c'est-à-dire dans les tombeaux, plus ou moins élégans, où ils passent les trois quarts du petit nombre de jours qu'ils ont à vivre.

J'avais déja fait quelques remarques sur les causes de la végétation. J'avais observé, j'avais suivi les insectes qui étaient nés des débris de mes petits pois-

sons : la mauvaise odeur que j'avais à supporter, en venant visiter cet attelier de la nature, où se faisaient d'elles-mêmes toutes ces merveilleuses transformations, était bien compensée par le plaisir que j'avais de les voir se faire sous mes yeux. Si j'étais le PLATON, le MONTESQUIEU de mon île, j'en étois aussi L'ARISTOTE, le REAUMUR, le BUFFON. Les vermisseaux que j'avais vu sortir de mes poissons dissous, se faisaient de petites cages ; quelque temps après ils en sortaient pourvus d'aîles, et prenaient leur essort dans les airs. Ainsi, me disais-je, les poissons deviennent oiseaux, et sans doute les oiseaux qui s'élèvent dans les cieux, y deviennent à leur tour quelque autre chose. (1)

Un jour que je réfléchissais, en me promenant, sur les prodiges qui m'envi-

(1) On verra plus bas, lorsque je parlerai d'un nid d'oiseaux, ce que je pensais là-dessus.

ronnaient de toutes parts, je vis un écureuil étendu près d'un arbre. J'en avais déja vu quelques-uns courir, folâtrer ensemble; je les avais pris pour de petits cerfs qui, au lieu d'avoir des bois et point de queue, avaient de grosse queue et point de bois; de même que je regardais les insectes volans comme de petits oiseaux sans plumes. Je m'approchai doucement de l'écureuil que je crus endormi; (je trouvais l'heure de dormir un peu indue : il étoit neuf ou dix heures du matin); je vis qu'il avait les yeux ouverts. Ah! m'écriai-je, c'est encore comme mes poissons, il ne dort ni ne veille! Va-t-il se corrompre et se défaire comme eux? En disant cela, je le pris dans mes mains; il fit un mouvement, j'eus peur, je le laissai tomber; il s'agita encore un peu, il roula les yeux d'une manière qui m'inspira de la pitié et de l'horreur. Je me mis à

genoux

genoux pour l'observer ; il s'alongea avec effort ; il me jeta un regard si expressif, si tendre qu'il m'arracha des larmes. Il ferma les yeux et je vis diminuer sensiblement, et enfin cesser les pulsations de son cœur, qui, dans ces derniers momens, avaient été très-vives et intermittentes. Ce spectacle de langueur et d'inaction m'accablait de tristesse ; je regardais l'écureuil, et je pleurais. Je disais en mon langage intérieur : hélas ! il ne me regarde plus, il n'a plus de mouvement ! va-t-il ou s'anéantir ou se putréfier ? mon cœur continue de battre régulièrement, et le sien est arrêté (1).

Je repris dans mes mains ce petit ani-

(1) Dès mon enfance j'avais toujours pris plaisir à voir palpiter mon cœur, je sentais que non-seulement c'était là le signe de la vie, mais que c'en était même la cause.

mal, je le baisai, car je vis bien qu'il ne pouvait me nuire; je le caressai, je tâchai de le rapeler à la vie; mais le feu de son cœur venait de s'éteindre.



Je commence à me faire une idée de la mort et de ses suites physiques.

LA nuit tombait; je portai doucement dans ma caverne ce corps inanimé: le lendemain, au lever de l'aurore, je lui trouvai les yeux ternes, tous les membres froids et immobiles; je tâchai vainement de le réchauffer dans mon sein; je vis bien qu'il allait subir la même métamorphose que mes poissons et par une réflection que cette idée devait nécessairement produire, je commençai à soupçonner que, malgré l'antiquité et la noblesse de mon origine, que je m'exagérais d'autant

plus qu'elle m'était inconnue, tel serait aussi mon sort; mais je m'en consolai facilement..... Eh bien! me disais-je, au lieu d'être comme je suis, un seul animal, j'en serai un million; ma vie, au lieu de se perdre, se multipliera; les alternatives de vie et de mort par lesquelles je passerai, seront comme celles des jours et des nuits. D'ailleurs, quand la mort serait un mal, si ce mal est nécessaire et inévitable, il faut se préparer à le recevoir. Le meilleur moyen sans doute de quitter la vie sans regret, c'est d'avoir amplement joui de la nature et de soi-même.... Je me proposai de me livrer avec une nouvelle ardeur à ces deux plaisirs si purs et si parfaits. De tels palliatifs me suffisaient contre l'affreuse idée de la mort. Avec combien plus de fermeté je l'attends depuis que j'ai le bonheur de te connaître, ô mon Dieu! depuis que j'ai

le bonheur d'espérer que tandis que les éléments de mon corps se décomposeront pour organiser des insectes et d'autres êtres matériels, la plus belle partie de moi-même, mon ame, dont tu es le centre, ira s'unir à toi ponr jamais!

Je reconnais que l'étude de l'astronomie a des dangers.

Il m'arriva un soir de ne pas m'endormir aussi promptement qu'à l'ordinaire, et cela venait de ce que ce jour-là je m'étais moins promené, de ce que j'avais fait moins d'exercice, et sur-tout que j'avais plus pensé.

Je sortis de ma caverne pour respirer le frais, en attendant que le sommeil m'y rappelât. Je regardai le ciel; j'aperçus l'étoile de Vénus, mais ce qu'elle était et ce qu'elle pouvait devenir m'in-

quiétait. Le tems était calme et doux ; (l'été approchait) je m'amusai à observer cette étoile ; j'en vis bientôt paraître une seconde, puis une troisième, puis plusieurs, et insensiblement le ciel en fut tout parsemé. Ce spectacle était trop admirable pour ne pas enchanter tous mes sens, pour ne pas suspendre mon sommeil ; mais son premier effet n'avait point été de me charmer, il m'avait au contraire effrayé. A mesure que l'obscurité augmentait, et que, par conséquent, je voyais de nouvelles étoiles, je frémissais: quand elles furent toutes rassemblées, je crus qu'un nouvel ordre de choses allait naître, que je ne serais plus éclairé que de cette faible lumière ; et que le soleil divisé en une infinité de petites parties, occupait en même-tems tous les points du du ciel dont jusques-là il n'avait occupé qu'un seul point à la fois. L'apparition

de la lune vint heureusement porter dans mon cœur un rayon d'espérance, cette planéte commençait alors son période; je me flattai qu'elle allait croître de moment en moment jusqu'au lendemain, qu'elle allait successivement rassembler dans sa circonférence toutes les étoiles, et qu'ainsi elle redeviendrait le soleil.

Je me promenais depuis quelques minutes; j'avais abandonné le croissant; je me tournai vers lui, je ne le vis plus; je le soupçonnai descendu derriere un grand rocher peu éloigué de moi; je fus avec empressement voir s'il n'y était pas; un arbre se trouva sur mon passage, et comme j'étais occupé de bien plus grands objets que ceux de la terre, je ne le vis point et j'allai étourdiment m'y donner un coup à la tête. Je n'étais pas encore revenu de la douleur et de l'étonnement que cela m'avait

causé, lorsque je me laissai tomber dans une fosse assez profonde où il y avait peu d'eau, mais beaucoup de boue : je jetai un cri en me sentant rouler dans ce précipice, et je me serais cru mort, si pareil accident ne m'était déja arrivé en plein jour. Tout ce qui résulta de cette nouvelle chûte fut que je me froissai la main; je compte pour rien la boue dont j'étais couvert : ce ne serait-la un malheur que pour certains hommes qui tiennent à tant de petites choses, que le malheur est sans cesse sous leurs pas; mais un homme nud, qui se baigne comme un autre laverait ses mains, qu'a-t-il à craindre de la boue ?



J'approche d'un rocher qui me fait peur.

EN continuant de marcher, mais avec un peu plus de circonspection, vers le rocher derrière lequel j'espérais trouver le croissant, je portai la main à mon front, j'y sentis une bosse ; je crus qu'un morceau de l'arbre y était entré, et que ma peau qui s'était sans doute ouverte pour le recevoir s'était refermée sur le champ. Cette inquiétude ne pouvait être dissipée que par la lumière du jour réfléchie dans le cristal de ma fontaine : je remis cet éclaircissement au lendemain puisqu'il le fallait, et je me hâtai d'arriver au rocher ; c'était un des plus grands que j'aye vu depuis ; il m'effraya. Les ténèbres augmentèrent encore ma crainte ; j'eus cependant le courage de faire le tour de cette masse

énorme, et n'ayant vu nulle part le croissant, je crus qu'il s'était de nouveau divisé en étoiles : plein de cette affligeante idée, j'allais regagner ma grotte. A quelques pas de moi, j'en vois une creusée dans ce rocher j'y entre, résolu d'y passer la nuit. Je n'étais pas accoutumé à ce voile épais qui couvrait alors toute la nature ; la frayeur me prenait, elle augmenta dès que je mis le pied sur le bord de la grotte ; je dis d'une voix sourde et entrecoupée. *Qu'on l'laisse en r'pos.* Aussitôt plusieurs voix, encore plus lugubres que n'avait été la mienne, mugissent presque toutes ensemble, *Qu'on l'laisse en r'pos.* Si j'avais eu de l'éducation, si j'avais su ce que c'était que revenans, sorciers, ou seulement que voleurs, je serais tombé en défaillance ; mais sans doute j'aurais su aussi ce que c'était que l'écho, et peut-être cela m'aurait rassuré.

Je regagne mon logis avec beaucoup de frayeur, sans chercher la cause de ce nouveau phénomène, sans vouloir de long-tems retourner au rocher. Jaurais bien mieux fait d'y retourner le lendemain matin, et d'y chercher d'où venait la voix que j'avais entendue ; mais l'homme isolé est timide. Je me jette sur la terre, et je dors comme je peux, c'est-à-dire fort tumultueusement.

Je découpe l'écorce d'un fruit, et je fais du feu

A MON réveil, j'avais la tête si embarrassée, mes idées étaient si confuses, que je ne distinguais pas mes rêves des événemens qui y avaient donné lieu. Je portai la main à mon front, je sentis que le coup que j'avais reçu n'était que trop réel : je regardai ma main, je la vis

toute meurtrie, et même écorchée. Je ne doutai pas non plus que je n'eusse été à la grotte; seulement la réponse des voix mugissantes me parut ne pouvoir être qu'un songe, mais je n'eus point du tout envie d'aller vérifier si c'était un songe ou non.

Je fus bien plus curieux de voir ce que c'était que la tumeur de mon front. Je dirigai mes premiers pas vers le ruisseau qui était entre ma caverne et la prairie du songe. En y arrivant, je regardai dans l'eau, (avant même de rincer ma bouche (1), et de boire.) Je vis à mon front une élévation ronde et bleue: il me parut que cela me défigurait, j'en fus offensé. Je me retirai avec colère sans

(1) Je rinçais tous les jours ma bouche, je m'en étais fait un amusement. C'est une des plus saines opérations de la propreté, je remercie la nature de me l'avoir apprise.

vouloir boire. Le mal-aise, la douleur que je ressentais me font concevoir un nouveau projet de vengeance que j'exécute aussitôt. Je prends une grosse pierre je vais droit à mon ennemi, c'est-à-dire à mon arbre. (Je l'avais remarqué entre trois autres qui étaient autour de lui). Je me persuade que la pierre le surpassant en dureté, à-peu-près autant qu'il me surpassait moi-même (1), elle devait lui faire à-peu-près autant de mal qu'il m'en avait fait. Je lui en donne deux ou trois grands coups, dont je ne tire d'autre avantage que de m'être engourdi la main. Quelques-uns de ses fruits étaient tombés, j'en prends un que je meurtris et que j'emporte, pour voir s'il en sera

(1) Il m'était facile de voir que le bois était poreux et la pierre compacte; j'avais appris de mes premieres observations à faire toutes ces petites différences.

de

de sa blessure comme celle de mon front. Je vis le contraire, mon front redevint ce qu'il était, et le fruit se gâta. Je compris alors que ma vengeance était plus grande que le mal que j'avais reçu, et que par conséquent elle était injuste, et j'eus la délicatesse de m'en repentir. Ces deux phénomènes m'aidèrent aussi à me convaincre d'une vérité que j'avais déja entrevue, c'est qu'un fruit détaché de l'arbre, et une plante tirée de la terre se fanent et se pourrissent, parce qu'ils n'ont plus aucune communication avec les sources d'où ils reçoivent la vie.

La même pierre dont j'avais battu l'arbre et son fruit, je l'avais employée en moins d'une heure à deux autres usages. Elle était fort tranchante, je m'en étais servi pour faire quelques scarifications à un gros fruit semblable à un melon, mais sans dessein de lui causer de la douleur, et seulement pour voir quelle serait la

différence entre la blessure de ma main et la section des fibres de cette plante. Ma main se guérit, la place même de la blessure s'y effaça ; au contraire les cicatrices du melon s'approfondirent, je les vis croître à mesure qu'il croissait. Mon front et ma main s'étaient guéris en peu de jours : il m'en avait fallu bien davantage pour suivre les progrès des coupures du melon ; et en attendant l'événement de cette expérience, j'en avais fait un grand nombre d'autres, dont je ne rapporterai plus que quelques-unes.

Si j'écrivais pour des hommes naturels, je ne craindrais pas de les ennuyer par ma prolixité sur tous ces petits objets, parce que je serais sûr qu'ils leur sont chers ; mais la plupart de ceux pour qui j'écris, ont le malheur de nommer bagatelles les détails de la nature, et de ne pas s'en amuser long-temps, parce que

d'autres bagatelles, qu'ils nomment des affaires les occupent ailleurs.

Ma colère contre la blessure de mon front, et la vengeance que j'en avais tirée, me parurent aussi injustes qu'inutiles lorsque j'eus tenté d'en examiner la cause : l'arbre m'avait blessé, mais ce n'était pas sa faute, je n'avais qu'à y prendre garde, il ne pouvait pas se renger pour me faire place.... Et comment avait-il reçu les marques de mon courroux ? Cétait en m'abandonnant quelques-uns de ses fruits, je reconnus mon ingratitude, je pleurai, je m'arrachai les cheveux, et j'allai faire à ma manière, des excuses à l'arbre,

L'aurore commençait à briller, son heureux retour me rendit à moi-même, il m'inspira de l'humanité : seroit-il possible que je fusse ingrat et cruel, me disais-je, en soupirant ! Ah ! si j'osais l'être, je mériterais, outre les

affreux reproches de ma conscience, que le soleil mon bienfaiteur, mon père, me punît de ce crime, avec la plus grande sévérité ; je mériterais qu'il refusât de m'éclairer. Je l'ai vu hier au soir se diviser en une multitude d'étincelles ; il reparaît aujourd'hui dans toute sa splendeur ; il fut obscurci dernièrement pendant un jour entier par des nuages qui se fondirent le lendemain en une pluie féconde, et il reparut aussitôt. Il ne se divise la nuit en petites lumières que pour ne pas interrompre mon sommeil, il ne se cache quelquefois un peu pendant le jour, que pour mieux fertiliser tout ce qui m'environne. Il ne paraît et disparaît que pour me faire du bien à moi qui ne peut lui en faire aucun, et au lieu de suivre un aussi grand modèle, je frappe, je meurtris un arbre innocent, qui ma blessé malgré lui, et qui courbe volontairement ses branches vers moi pour me

nourrir. Envain l'ingratitude voudrait me suggérer que c'est le seul poids de ses fruits qui l'oblige à laisser incliner ses branches, je le sais, mais pourquoi porte-t-il tant de fruits ? En a-t-il besoin pour lui-méme (1) ?

Occupé du plaisir de me trouver sensible, de celui de revoir le soleil, d'être tout couvert de son éclat, et enfin de marcher dans la rosée (car c'est encore là un vrai plaisir) Je voulus aller vers mon écureuil que j'évitais depuis

(1) Un savant n'accorderait pas tant de bienfaisance à un arbre, et n'en tirerait par conséquent pas une si bonne leçon. La Nature, dirait-il, a voulu que chaque plante produisît une grande quantité de semence de son espèce, afin que, malgré tout ce qu'il en faut pour l'usage de l'homme et des autres animaux, il en reste assez pour que cette espèce ne s'éteigne pas. Laissons raisonner lés savans, et livrons-nous du moins quelquefois à une douce illusion.

plusieurs jours, craignant de le trouver dans le même état où j'avais vu mes poissons. J'approche, il était encore tout entier; mon cœur s'ouvre à l'espérance je prends l'écureuil entre mes mains, je veux m'assurer si au lieu de se corrompre et de se dissoudre comme mes poissons, il n'est peut-être pas abymé dans un profond sommeil. Je l'excite, je le remue, mes doigts s'enforment dans sa chair déja livide; il s'exhale de toute les parties de son corps une odeur de mort qui passe jusqu'à mon ame et la flétrit. Cette odeur peut plaire sur la table d'un riche et je n'ose chercher quelle en peut être la raison; mais elle afflige, et doit affliger *un homme comme moi.*

J'étais venu du melon à l'écureuil, en faisant, comme je viens de dire, de tristes réflections sur mon ingratitude; j'avais ensuite pensé à ce qui pouvait arriver et de la blessure du melon dont

j'avais découpé, scarifié l'écorce, et de la meurtrissure de l'arbre et du fruit, et des plaies de ma main et de mon front, et du sommeil de l'écureuil. On conçoit sans peine que tout cela avait pu me faire oublier que je tenais une pierre : aussi l'oubliai-je ; et cette distraction (1) durait encore lorsque, rebuté de l'odeur de l'écureuil, je le laissai tomber... Sa peau s'ouvrit, ses entrailles sortirent de son corps. Le désir de voir et de connaître s'anéantit à la vue d'un tel spectacle. Mon premier mouvement fut de me détourner et de fuir, mais sans murmurer contre la nature : (car j'appercevais tous les jours par de nouvelles découvertes, que

(1) J'avais quelquefois des distractions dans ma cage, parce que je n'avais pas assez grand nombre d'idées pour m'occuper continuellement ; j'ai souvent eu depuis ce tems-là des distractions, parce que j'ai eu trop d'idées.

quand je l'avais accusée d'erreur ou d'injustice, mon ignorance m'avait rendu blasphématenr.) Le cri de mon ame ne fut donc point en ce moment un cri de révolte et de colère, mais de douleur et d'amertume. Je levai les mains vers le ciel, pour lui demander si c'était-là aussi le sort qui m'attendait, et pourquoi cela était aïnsi.

Je tenais toujours ma pierre, je m'en apperçus enfin; je la jetai sans emportement, néanmoins avec force contre une autre pierre : ce choc produisit quelques étincelles. Il n'en fallait pas d'avantage pour faire diversion à mes idées noires. Je voulus répéter une expérience si capable de m'intéresser, ce fut encore avec le même succès : et j'y pris tant de plaisir que je la réitérai plusieurs fois. Enfin quelques étincelles s'attachèrent à des feuilles sèches. Je vis ces feuilles fûmer, brûler, je fus saisi

de crainte, de respect, d'admiration : je les regardai long-temps avec des yeux immobiles ; je conçus bien que ce prodige venait des étincelles que j'avais tirées des pierres ; mais comment cela s'était-il pu faire ? qu'en allait-il arriver ? devais-je regarder cette découverte comme un bonheur, ou comme un malheur ? que d'incertitudes !

Cependant les feuilles s'allumaient, je les amoncelai, parce que je vis bien que celles qui étaient plusieurs ensemble brûlaient mieux. Je m'apperçus aussi qu'elles s'allumaient mieux du côté d'où venait le vent. Je conclus de là que le souffle rendait le feu plus ardent. Je m'approche pour souffler : je sens une douce chaleur qui m'étonne, et qui m'invite à achever mon ouvrage. Je souffle : une petite flamme bleue pétille sous mes lévres, au même instant tout s'embrase. Jugez, s'il est possible,

qu'elle fut ma frayeur : ... mais elle ne dura qu'un momeut ; la vue d'un feu sans impétuosité est plus belle que terrible.

La flamme ayant dévoré en un instant le peu de feuilles que j'avais amassées, elle allait s'éteindre, ce que je regardais comme un très-grand malheur. Je me hâtai de lui donner un nouvel aliment, d'y apporter des feuilles, parmi lesquelles il se trouva de petites branches ; je vis qu'elles brûlaient aussi bien que les feuilles, et qu'elles tenaient plus long-tems le feu : j'essayai d'y mettre de plus grosses branches et j'eus de la flamme, du brasier, de la chalenr.

Mon île et le peu de mer que je pouvais voir, me semblaint un espace infini. Mon île n'est cependant pas la milliéme partie du globe terrestre ; les étoiles fixes surpassent en grosseur plusieurs millions de fois la terre ; et cepen-

dant les étincelles de mon feu me semblaient devoir se rassembler dans les cieux, y former de petits astres du même volume que les étoiles fixes. Dans quelles erreurs nous jettent nos sens, eu égard aux choses qui sont trop au dessus d'eux !

L'ignorance, par la même raison qu'elle nous trompe nous rend hardis et quelquefois téméraires. Je ne connaissais pas mieux le feu que les étoiles; je voulus joner avec des tisons, je me brûlai à la main. En même temps que j'apprenais si chèrement l'un des effets du feu, j'apprenais aussi que quand on s'est blessé il faut couvrir et mettre à l'abri des accidens la partie malade. Une réflexion très-aisée et très-simple me fit trouver cet expédient. Je crns aussi que le froid était un reméde contre le chaud. J'allai tremper ma main dans la fontaine voisine où je la laissai long-

temps. Je l'enveloppai ensuite d'une grande feuille lisse et fraîche (1), à peu près semblable à celle de la poirée. J'en mis une pareille sur mon front, et cela me soulagea beaucoup.

Il n'y avait pas deux heures que j'avais vu pour la première fois du feu, de la fumée, de la flamme, et déja je m'accoutumais à toutes ces merveilles réunies; tant il est vrai que l'on s'accoutume à tout, et que par cette raison il faut ménager, il faut rendre très-rare l'usage des merveilles.

---

(1) Avec des pierres tranchantes, je m'étais amusé à lever des écorces d'arbres, sous lesquelles j'avais trouvé des fibres très-souples et cependant assez fortes pour me servir au même usage que mes jarretières et mes autres cordons; c'est-à-dire à ficeler, à envelopper tout ce que je voulais; ce fut avec ces rubans naturels que je fis tenir les feuilles autour de mon front et de ma main.

Fin du Tome premier.

TABLE
DU TOME PREMIER.

Fin de la Table.

